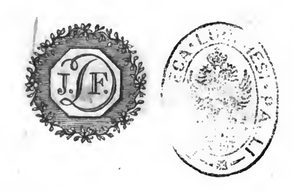
FÉNÉLON,

TRAGÉDIE,

PAR M. J. CHÉNIER, de l'Institut national.

Quatrième édition, corrigée, seule conforme à la représentation.



DE L'IMPRIMERIE DE FOURNIER.

PARIS,

DABIN, palais du Tribunat.

XI.—1802.



ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU CITOYEN DAUNOU,

DE L'INSTITUT NATIONAL.

VOUS n'ignorez pas, mon ami, que, pour régénérer l'espèce humaine, il vient de s'élever en France une secte fanatique, ayant pour cri de ralliement : guerre à la philosophie. Cette secte est assez peu redoutable par les talens ; mais elle prêche tous les jours, et régente l'Europe dans quatre ou cinq feuilles périodiques. En attendant que ces grands écrivains se fassent des réputations, ils veulent détruire les réputations faites. L'un s'est chargé de Voltaire, l'autre de J. J. Rousseau, un troisième de Montesquieu ; un quatrième annonce à l'Europe que les Anglais sont essentiellement absurdes ; que Locke est un esprit faux, Bacon un rêveur sans idées, Sidney, Gordon, Bolingbroke des extravagans, et que les mots liberté, philosophie, doivent être prohibés comme marchandise anglaise. Tous affirment, c'est leur manière de raisonner, que le peuple a besoin d'erreurs, sans doute parce qu'il faut des dupes aux fripons ; que c'est un grand mal de propager les lumières ; que l'instruction publique est une calamité ; et que le quinzième siècle était encore un assez beau temps, du moins avant cette horrible invention de l'imprimerie. Le théâtre ayant bien quelque influence, ils en ont refait la poétique, et voici l'abrégé de leur doctrine. Rien de ce qui intéresse la politique et la religion ne doit être offert sur la scène. Point de rois odieux, sur-tout ceux de l'Europe moderne, à commencer de l'empereur Constan-

tiu. Point de prêtres chrétiens, ni les vicieux, ni même ceux qui seraient présentés comme des modèles de vertu. Peu d'histoire; beaucoup de héros fabuleux, de mythologie antique, d'intrigues d'amour. Ne jamais parler de liberté, de tyrannie, de superstition. Bannir sévèrement du théâtre la philosophie, et même les sentences morales. On n'y va point pour s'éclairer, mais seulement pour se divertir. La conclusion de ces juges souverains est de condamner l'art dramatique à ne produire qu'un plaisir insignifiant. Ils proposent pour modèles les drames, les romans, les journaux dont ils enrichissent la littérature. Au plaisir près, il faut convenir que les exemples sont bien choisis. Par malheur, la nouvelle doctrine est directement contraire à la pratique des poètes qui ont illustré les deux scènes, dans tous les temps et chez tous les peuples. Elle ne l'est pas moins à la théorie des critiques habiles, théorie qui n'est au fond que cette pratique réduite en préceptes. Il est facile de démontrer ce que j'avance; et cela même peut servir, si ce n'est au redressement des instituteurs, du moins à l'instruction des élèves, crédules pour des fables absurdes, et gardant jusqu'ici l'incrédulité pour une chose évidente, la profonde ignorance de leurs maîtres.

Les Athéniens, inventeurs de la tragédie, en firent un spectacle essentiellement politique et religieux. Que sont, qu'étaient un Danaüs, un Alcméon, un Atrée, un Egiste, un Oreste, un Polymestor? pour nous des tyrans fabuleux; pour les Grecs des coupables couronnés qui avaient souillé les trônes de la Grèce. Eschyle n'était guère plus éloigné du siége de Troye que nous de la première croisade. Jupiter, Minerve, Diane, Hercule, qui toujours agissent, et souvent paraissent dans la tragédie grecque, faux dieux pour nous, étaient les dieux qu'on

adorait dans les temples ; et l'on ne peut exiger que, cinq siècles avant le christianisme, Euripide et Sophocle ayent deviné les beautés poétiques de la mythologie chrétienne. Quant à la morale, elle abonde dans le personnage du chœur, et dans les autres personnages. Eschyle est sentencieux, Sophocle plus qu'Eschyle, Euripide plus que Sophocle : aussi fut-il chéri de Socrate et des autres philosophes. On grava sur son tombeau qu'il avait orné la sagesse du charme des illusions tragiques. Il fut surnommé le philosophe du théâtre, et en même temps le plus tragique des poëtes. En effet, moins élevé que Sophocle, moins parfait dans ses compositions, il est plus naïf, plus exquis dans le pathétique, partie importante, où peut-être il ne fut jamais égalé. La vieille comédie était, comme la tragédie, un spectacle politique ; et Platon conseillait à Denys le tyran la lecture d'Aristophane, s'il voulait connaître l'intérieur de la république d'Athènes. Mais ce spectacle était obscène et diffamatoire. Ce n'était pas seulement les dieux du paganisme qu'Aristophane faisait agir et parler d'une manière ridicule ; les bons chrétiens lui en sauraient gré. Ce n'était pas seulement Euripide et Socrate vivans qu'il outrageait, en les jouant sous leur propre nom. Les adversaires de la philosophie lui feraient grâce. Mais il insultait encore Periclès, Alcibiade, Cléon, les magistrats, les juges, les généraux, les chefs de l'Etat. Tant de licence fut avec raison réprimée par les lois, à deux époques différentes. Enfin, la nouvelle comédie, dépouillée du droit de nuire, devint toute philosophique. Il nous reste un assez grand nombre de fragmens de Ménandre, et ces fragmens sont pleins de morale. Il imitait Euripide, dans un autre genre d'écrire ; et ses ouvrages, comme ceux de son modèle, étaient les délices des philosophes. Quant aux théo-

ries des Grecs, Plutarque loue beaucoup Ménandre pour cette morale philosophique répandue dans ses comédies, et lui donne une haute préférence sur Aristophane. Le plus grand critique de la Grèce, Aristote, dans sa Poétique où il n'a pour objet que la tragédie, dit textuellement ces mots remarquables, que j'ai déja cités ailleurs : La tragédie est plus philosophique et plus instructive que l'histoire même.

Il ne nous reste du théâtre latin, ni les tragédies de Pomponius secundus, ni le Thieste de Varius, comparable, selon Quintilien, aux chefs-d'œuvre de la scène grecque, ni la Médée d'Ovide, que le même Quintilien semble regarder comme la plus haute preuve du génie de ce grand poëte. Sénèque, ou si l'on veut, les deux Sénèques, moraux et sentencieux comme les tragiques d'Athènes, ne peuvent être toutefois comptés parmi les modèles. Octavie, pièce très-faible, écrite peu de temps après eux, mérite une seule remarque. Les spectateurs avaient pu voir les héros de cette tragédie historique. Néron y paraît avec ses victimes; et tous les vers portent ce caractère d'indignation qu'une tyrannie récente inspire à des esclaves délivrés. Nous n'avons aucune comédie peignant les mœurs des Romains : ils en avaient pourtant un grand nombre : ATTELLANÆ, TABERNARIÆ, PRETEXTÆ, TOGATÆ. Celles qui nous sont parvenues étaient nommées PALLIATÆ. Elles ne représentent que des Grecs, et ne sont que des imitations du grec. Il ne faut pas chercher la philosophie dans Plaute, dont les vers mal tournés et les grossiers jeux de mots ne sont point du goût d'Horace ; mais Térence, écrivain d'une élégance exquise, offre souvent dans ses vieillards cette morale épurée de Ménandre qu'il avait choisi pour modèle. Les critiques latins pensent comme les critiques grecs. Quin-

tilien donne la palme comique à Ménandre, ce philosophe de la comédie. Pour la tragédie, il hésite entre Euripide et Sophocle ; il semble même pencher en faveur du premier, qu'il dit presque égal aux philosophes, dans leur propre science. Un critique d'un ordre bien plus élevé, Horace, dans son Art poétique, développant en beaux vers le caractère du chœur tragique, lui fait tracer un véritable cours de morale. Ce poète de la raison n'enseigne-t-il pas d'ailleurs à tous les poètes, que, pour atteindre au but de l'art, ils doivent réunir l'agréable et l'utile, éclairer le lecteur en l'amusant? Ne leur recommande-t-il pas expressément d'étudier la philosophie de Socrate ; après avoir prononcé ce grand axiome : le bien penser est la source du bien écrire?

On sait dans quelle honteuse ignorance l'Europe fut plongée durant treize siècles, depuis l'époque où le christianisme devint la religion dominante de l'empire romain jusqu'à l'invention de l'imprimerie. La théologie était forte ; les sciences faibles ; la philosophie et la littérature à-peu-près nulles. L'Italie seule avait produit un Dante, un Pétrarque, un Bocace ; elle n'avait pas une scène régulière. Long-tems après eux, le cardinal Bibiena, auteur de la première comédie moderne, oublia d'y mettre du talent ; mais au commencement du seizième siècle, un des plus beaux génies que les derniers âges puissent opposer à l'antiquité, Machiavel, qui n'oubliait rien, fit représenter devant le pape Léon X, sa piquante comédie de la Mandragore. Le pontife éclairé, tout en excommuniant Martin Luther, si déchaîné contre les moines, ne fut point choqué de voir, dans le personnage de frère Timothée, un moine odieux et ridicule. L'archevêque Trissino, vers le même temps, donna Sophonisbe, la première tragédie moderne ; la tragédie de l'archevêque ne valait guère mieux que la

comédie du cardinal; mais, comme lui du moins, il ouvrait la route; il l'ouvrait par une tragédie historique; et, dès la fin du même siècle, Lopès de Véga, chez les Espagnols, allait plus loin que Trissino. Les drames de Lopès, beaucoup trop compliqués, sans doute, offrent souvent une morale noble et saine. Il puisa plusieurs sujets dans l'histoire d'Espagne; et cet exemple fut suivi par Caldéron et Guillen de Castro, ses successeurs. Quand notre théâtre était encore en pleine barbarie, l'Angleterre se glorifiait déja d'un grand poëte dramatique, Shakespeare, contemporain de Lopès, et génie bien plus remarquable. La plupart de ses pièces sont tirées des histoires modernes, défigurées, il est vrai, par une foule de traditions fabuleuses. L'impérieuse Élisabeth entendit parler sur la scène les Plantagenet, les Tudor, les rois, les reines, les ministres, les prélats d'Angleterre, et jusqu'à son père Henri VIII. Élisabeth et Jacques premier qui lui succéda, bien loin d'arrêter le poëte dans sa carrière, assistaient fréquemment à la représentation de ses pièces. On ne les accusera point d'avoir trop favorisé la liberté. Cependant, si les ouvrages de Shakespeare fourmillent d'obscénités et d'extravagances, tribut surabondant qu'il payait à son peu de culture, à l'ignorance de son siècle, au goût du public et de la cour, ces mêmes ouvrages étonnent par des traits sublimes et par une morale admirable. Indépendant comme la nature qui l'inspire seule, Shakespeare peint à grands traits l'ambition délirante, et les fureurs du despotisme. Plus d'un siècle après sa mort, les historiens de sa patrie, sans en excepter le philosophe David Hume, sont loin d'avoir égalé la sévère impartialité du poëte, et la haine généreuse que lui inspirait la tyrannie.

Pierre Corneille, immortel fondateur de la scène fran-

çaise, puisa dans l'histoire presque tous ses sujets tragiques, quelques-uns même dans l'histoire moderne. Il introduisit sur la scène deux martyrs du christianisme, et auprès d'eux un payen persécuteur qui se convertit, et un sceptique tolérant qui ne se convertit pas. Il est sentencieux jusque dans le Cid où l'amour domine avec tant d'éclat. Il l'est sur-tout quand il représente la majesté des peuples libres, ou quand il peint les tyrans avec une horrible vérité qu'il ne daigne pas même adoucir. Ce qui refroidit plusieurs de ses ouvrages, ce sont des amours déplacées, et non ces tableaux politiques où il excelle, et qui lui ont mérité le nom de Grand. Si l'on s'intéresse fort peu aux tendresses d'Eudoxe, de Rodogune, de Jules César, d'Attale, de Perpenna, de Maxime; quoi de plus vrai que les sombres terreurs de Phocas; que l'ambition forcenée de Cléopâtre; que la bassesse de Ptolomée et de son conseil; que l'ignominie de Prusias! Quoi de plus admirable que les belles scènes d'Horace, de Cinna, d'Héraclius; que l'entrevue de Sertorius et de Pompée; que ce Nicomède, digne élève d'Annibal, luttant seul après lui contre le despotisme des conquérans du monde; que Pompée mort, et toujours présent, toujours le premier personnage de la tragédie; que sa veuve Cornélie tenant en main cette urne funèbre où la liberté romaine n'est plus qu'un peu de cendre!

Nous avons de Racine onze tragédies, dont sept historiques, puisque Bérénice même est de ce nombre, et qu'on ne veut pas sans doute ranger Esther et Athalie parmi les sujets fabuleux. Bajazet seul est tiré de l'histoire moderne. Croit-on que le rôle entièrement politique d'Acomat, soit la moins belle partie de cette pièce? Croit-on que la tragédie de Mithridate soit refroidie par l'entretien de ce monarque et de ses enfans, et par le beau

récit d'Arbate? aimerait-on mieux les scènes où le roi de Pont avilit son grand caractère par une tendresse glaciale et des ruses de comédie? Quant à Britannicus, si l'on trouve au théâtre une peinture énergique de la tyrannie qui achète les crimes, et de la servitude qui les vend, n'est-ce pas dans cet austère chef-d'œuvre où vit tout entier le génie de Tacite? Si dans Iphigénie, l'art merveilleux du poëte inventa l'épisode d'Eriphile, pour amener un dénouement convenable à la scène française, toutefois ce qui est digne de l'admiration de tous les siècles, n'est-ce donc pas cette foule de beautés sévères, ces richesses d'Homère et d'Euripide, étalées et augmentées par le talent pompeux de Racine? C'est dans Phèdre que l'amour est à sa place, non l'amour d'Aricie et du farouche Hippolyte, mais l'amour de Phèdre, le personnage le plus passionné que nous ait laissé la scène antique. N'est-elle pas, d'ailleurs, essentiellement morale, cette pièce, où *les faiblesses de l'amour sont données pour de vraies faiblesses*, où *les passions ne sont présentées que pour montrer tout le désordre dont elles sont cause;* où *le vice est peint par-tout avec des couleurs qui en font connaître et haïr la difformité?* Et qu'on y prenne garde, c'est Racine lui-même qui s'exprime ainsi dans sa Préface, et voici les mots qu'il ajoute: « C'est ce que tout homme qui travaille pour le public « doit se proposer, et c'est ce que les premiers poëtes tra- « giques avaient en vue sur toute chose. Leur théâtre était « une école où la vertu n'était pas moins bien enseignée « que dans les écoles des philosophes. » Telle est la théorie de Racine. Je ne veux attaquer ni justifier le choix du sujet d'Athalie; mais près de l'enfant roi, près du pontife prophète, ne voit-on pas une reine exécrable, un prêtre infâme, altéré du sang innocent? Une éloquente morale

embellit chaque scène. Le style, toujours ferme et sublime, est en même temps plus sentencieux que dans aucune tragédie française. L'ouvrage est simple, sévère, religieux, politique, ainsi qu'une tragédie grecque. Longtems avant ce chef-d'œuvre, Racine, jeune encore, et dans toute sa force, abandonna la carrière, avant de toucher la borne où lui seul pouvait atteindre. Mais à quoi faut-il l'attribuer? aux chaînes qu'il traînait dans sa route, aux spectateurs égarés qui négligeaient Britannicus, à la cour qui commandait Bérénice, à d'ineptes critiques, à d'indignes rivaux, à des cabales odieuses, aux intrigues de quelques puissans, qui forçaient le génie de choisir entre l'honneur dangereux de leurs persécutions, et l'opprobre de leur protection.

Dès les commencemens de ce grand poëte, un talent aussi rare et plus audacieux, qui avait dirigé ses premiers travaux pour le théâtre, et dont il aurait dû rester l'ami, introduisait sur la scène comique une philosophie supérieure. Elle éclate par-tout chez Molière; dans les sujets, dans les compositions, dans les maximes d'un grand sens, dans une foule de vers nés proverbes, et plus encore dans l'étonnante hardiesse des tableaux qu'il représente. Sous une monarchie, il ne fit point, comme la plupart des poëtes comiques, un traité secret avec la vanité des gens du beau monde. Il ne flatta point leurs portraits; il ne leur immola point les classes inférieures: il attaqua le vice où il régnait, et puisa le ridicule au plus haut de sa source. Dans le Bourgeois gentilhomme, les vices de cour vivent aux dépens des ridicules en roture: dans Georges-Dandin, les ridicules sont partagés; la classe privilégiée garde le privilège du vice. Molière poursuit le charlatanisme chez les médecins du roi, chez des beaux esprits accrédités, chez des femmes considérées et puis-

santes, à l'hôtel Rambouillet, à l'Académie française. Tous les genres de fausseté sont mis en jeu dans le Misanthrope, et tous les personnages sont de la cour. N'est-il pas aussi du grand monde, ce débauché D. Juan, qui, après avoir porté la désolation dans vingt familles, se propose de contrefaire le dévot, et trace le portrait vigoureux et trop fidèle de l'athée hypocrite? Dans Tartuffe, l'imbécille Orgon n'est-il pas un homme de la haute robe? Quant au personnage principal, non-seulement il indique en masse le corps nombreux des bigots, mais il désigne directement ce qu'on appelait alors les nouveaux casuistes. Les jésuites n'y furent pas trompés. Un de leurs coryphées, le célèbre P. Bourdaloue, fit, et prononça contre Tartuffe un sermon, qui n'est d'ailleurs ni aussi moral, ni même aussi divertissant que cette admirable comédie. Molière s'élève expressément, dans sa Préface, contre certaines gens qui voulaient interdire au théâtre les matières de religion. Il leur répond avec une raison victorieuse: « Si l'emploi de la comédie est de corriger « les vices des hommes, je ne vois pas par quelle raison « il y en aura de privilégiés. » Que l'on pèse ces mots remarquables, et que les littérateurs non lettrés cessent d'opposer leur autorité burlesque à celle d'un profond et puissant génie, enlevé trop tôt à la gloire nationale, distingué au premier rang des philosophes, seul au premier rang des poëtes comiques, supérieur à ses modèles comme à ses successeurs, dans tous les genres de comédie qu'ils ont traités; et, dans la comédie philosophique, resté sans successeurs, comme il avait été sans modèles.

N'oublions pas, mon ami, d'unir à tant de grands hommes le premier de nos critiques, ce Despréaux dont vous avez fait un si judicieux éloge; l'ami, le guide,

l'oracle des illustres écrivains de son siècle ; ce Despréaux que Voltaire a nommé LEUR MAITRE EN L'ART D'ÉCRIRE, et dont l'épais Marmontel eut le malheur de ne pas apprécier l'extrême mérite. L'élève des anciens, l'Horace français, voulait aussi que le théâtre fût une école de vertu et de philosophie. Sans rappeler même les leçons de son Art poétique, il suffit pour s'en convaincre, de lire cette belle épître où il réconcilie l'ombre de Molière avec Racine vivant. C'est là sur-tout qu'il peint et juge en maître l'audace éclairée du poète comique, honoré par lui du nom de Contemplateur. C'est là qu'il loue spécialement dans le poète tragique la simple et touchante Iphigénie, et *les nobles traits* de Burrhus, et *la douleur vertueuse* de Phèdre ; il ne s'agit, ni d'épisodes, ni de fades entretiens, qui répugnaient à son goût sévère. On sait qu'il blâmait Racine d'avoir consenti à traiter le sujet de Bérénice. On sait encore qu'il opposa son approbation courageuse et consolante au froid accueil que reçurent d'abord Britannicus et le Misanthrope. Despréaux avait vu la comédie terrassée avec Molière ; il vit la tragédie dégradée après la mort de Racine ; les aventures, les mœurs, le style des romans souiller la sévérité des sujets antiques et la majesté de l'histoire ; pénétrer dans le camp du farouche Arminius, dans la prison même de Phocion ; introduire une partie carrée dans Electre, et une intrigue d'amour jusque dans l'horrible sujet d'Atrée. Ce qui, depuis, rendit Despréaux injuste pour les beautés réelles de Rhadamiste, ce ne fut pas seulement un style dur, souvent faible, et presque toujours incorrect. Ce fut encore une princesse inconnue, un prince travesti, les galanteries d'Arsame, et La Calprenède mêlé à Tacite, ainsi qu'il était mêlé à Sophocle, dans l'Electre du même auteur. Qu'aurait dit l'ami de

Racine s'il eût vécu assez long-tems pour retrouver ces fadeurs et ces travestissemens ridicules au milieu d'une conjuration pour l'empire du monde? S'il eût vu le sénat, non celui de Tibère, mais celui de Rome libre encore, avili devant Catilina; un Caton sans courage; un Cicéron sans éloquence; et le sauveur de la patrie prostituant sa fille aux tendresses d'un chef de brigands? Qu'aurait dit l'ami de Molière, s'il eût vu, graces à La Chaussée, la comédie prude et larmoyante, sans miroir, sans masque et sans brodequin, en paix avec les vices et les ridicules? S'il eût vu Marivaux mettre à la mode les madrigaux en dialogue, et le jargon des précieuses; non parce qu'il avait trop d'esprit, mais parce qu'il n'avait point assez d'esprit pour être naturel; bien moins encore assez de génie pour peindre énergiquement les travers de l'humanité?

Le Sage, par la forte comédie de Turcaret; Destouches, Piron, Gresset, par quelques heureux ouvrages, relevèrent un peu, dans le dix-huitième siècle, la scène comique en décadence. Voltaire remplit la scène tragique. Je le considère uniquement dans ses tragédies; sa gloire vaste et diverse dépasse les bornes de mon sujet. Élève de Racine et des Grecs, Voltaire nous rendit l'austérité du théâtre antique, presqu'entière dans les trois derniers actes d'Œdipe, entière dans le beau rôle d'Électre, et dans le chef-d'œuvre de Mérope. Brutus et la Mort de César semblent des pièces de Corneille, corrigées par Racine. Voltaire attaqua de front les préjugés, quelquefois la tyrannie politique, toujours la tyrannie sacrée. Il tenta l'histoire moderne, traita historiquement jusqu'aux sujets d'invention, osa tout ce qu'il pouvait pour agrandir la carrière, fraya des routes nouvelles, en marqua les écueils, indiqua des

sentiers encore impraticables, prévit et prépara l'époque où ils seraient frayés à leur tour : du reste, en ses compositions, moins original que Corneille, moins sage que Racine, plus large et plus varié que l'un et l'autre; le premier pour la force, après l'auteur d'Horace; le premier pour l'élégance, après l'auteur de Phèdre; leur égal pour émouvoir les passions; le premier de tous pour appliquer la philosophie à l'art tragique. Il mérita comme Euripide et Molière, le nom de philosophe du théâtre. Il eut comme Euripide des poètes pour détracteurs, et comme Molière des jésuites; mais point d'Aristophane, ni de Bourdaloue. Ainsi que l'auteur de Tartuffe, l'auteur de Mahomet fut, des grands écrivains de son siècle, celui qui s'attira le plus d'ennemis. Tous deux obtinrent les mêmes, ceux de la raison humaine. De nos jours encore, les dignes héritiers de Fréron déclament sans pudeur contre les plus belles tragédies du grand homme; mais de pareils ouvrages useront facilement plusieurs générations de pareils critiques. . . . . . .

Je crois superflu de faire observer que Voltaire littérateur est d'accord avec Voltaire poète; et certes, ce n'était pas un littérateur vulgaire. Mais de tous les faits que je viens d'exposer, ne m'accordez-vous pas, mon ami, le droit de conclure hardiment, n'en déplaise aux anti-philosophes et à leur poétique nouvelle, que tout ce qui intéresse la politique, la religion, que tous les personnages de l'histoire, tous les états de la société, appartiennent de droit au théâtre; qu'il n'y faut disserter ni sur la liberté, ni sur l'amour; mais qu'il n'en faut exclure aucune des passions humaines; que la tyrannie et la superstition peuvent bien y occuper un peu d'espace, puisqu'elles en ont occupé beaucoup trop dans l'histoire des hommes; que les sentences riches de sens et bien pla-

cées sont de beaux ornemens dont la poésie dramatique doit se parer, mais non se couvrir; qu'il faut maintenir avec honneur la philosophie sur les deux scènes, et que tout l'art se renferme en deux mots : Instruire et plaire. Les vrais poètes suivront les sentiers difficiles qui mènent au but, non des sentiers faciles qui en écartent. Ils porteront le joug de l'art tout entier, non de ridicules entraves, qui ne gêneraient que le talent. D'autres écrivains plus dociles accepteront cette servitude; mais l'art tombera : les esclaves n'ont pas de génie.

J'étais bien jeune encore, mais déja convaincu de ces principes, lorsque je composai la tragédie de Charles IX. Elle indisposa des partis nombreux qu'irritèrent de nouvelles tentatives également accueillies par l'indulgence publique. Des succès me tinrent lieu des talens que mes ennemis me contestaient, non sans quelque raison, mais peut-être aussi avec une exagération passionnée. Dès-lors, et depuis douze années, j'ai vu se former contre moi des recueils d'injures, des bibliothèques de calomnies. Qu'est-il arrivé? les imposteurs ont voulu me nuire : ils m'ont servi. Les hommes honnêtes, divisés sur des opinions, mais ralliés sur la morale, ont été révoltés d'un acharnement sans pudeur, comme sans justice. Tout-à-l'heure encore, on n'a vu qu'avec indignation des journalistes décriés, après avoir indécemment outragé le grand acteur qui a si bien créé le rôle de Fénélon, me reprocher les sentimens d'humanité que je fais professer à l'auteur du Télémaque, le justifier du crime de tolérance, et m'opposer jusqu'à l'époque où ma tragédie fut représentée. Comment ces tartuffes mal-adroits n'ont-ils pas senti qu'il m'était doublement honorable d'avoir publié Charles IX sous la royauté, et Fénélon sous la tyrannie démagogique? comment n'ont-il pas vu que

les principes d'une faction cruelle étaient combattus dans Fénélon, et la faction elle-même attaquée ouvertement dans le discours préliminaire ? Ne savent-ils pas qu'à cette occasion je fus dénoncé dans ses clubs et dans ses journaux ? Ne savent-ils pas que lorsqu'elle fut entièrement dominante, elle bannit du théâtre Fénélon et Calas comme fanatiques, Henri VIII et Charles IX comme royalistes, Caïus Gracchus comme suspect d'aristocratie ? N'ont-ils jamais oui dire qu'en plein spectacle, un homme que je ne veux pas nommer, puisqu'il est aujourd'hui sans pouvoir, entendant Gracchus s'écrier : Des lois et non du sang : m'accusa devant quinze-cents spectateurs d'être un ennemi de la liberté ? Ignorent-ils que je fus contraint de laisser long-tems anonyme ce Chant du départ, que les fiers accens de Méhul ont rendu cher à nos guerriers victorieux ? Ignorent-ils enfin que sans partager la gloire de votre captivité, mon respectable ami, je n'étais pas étranger aux périls qui menaçaient votre existence ; et qu'un mois avant la chute du tyran populaire, des hommes qui vivent encore sollicitaient devant moi, dans un comité redoutable, un décret d'accusation contre moi ? La chance a tourné ; les persécuteurs ont survécu à leur puissance. Comment me suis-je vengé d'eux ? de quelques-uns par des services, du plus grand nombre par le mépris, d'aucun par la persécution. Voilà ce que les écrivains de parti pourraient facilement savoir ; voilà même ce qu'ils pourraient dire, si la vérité leur paraissait préférable à l'imposture : mais peut-être l'imposture est lucrative, et la vérité les ruinerait.

Que faire toutefois, au milieu de tant d'ennemis littéraires, politiques, religieux ? continuer sa route avec courage, mépriser les calomnies, écouter les critiques, même injustes ; profiter des critiques judicieuses,

fussent-elles gâtées par les injures, consulter les vrais connaisseurs, respecter le public, cultiver à-la-fois l'art de penser et l'art d'écrire. Animé de cet esprit, j'ai cru devoir corriger, sur-tout pour le style, les tragédies de ma jeunesse, long-tems après leur succès. Ce que j'ai déja tenté pour les deux premières, je l'essaie maintenant pour Fénélon. Sans doute il n'y restera que trop de fautes; nul n'en est plus persuadé que moi: mais du moins l'intérêt qu'inspire cette pièce est le résultat d'une morale pure, conforme aux sentimens du philosophe illustre que je fais agir et parler, commune aux différentes sectes, étrangère aux dogmes religieux, humaine, et faite pour des hommes. Voilà ce qui a soutenu l'ouvrage, en France et chez l'étranger. Voilà ce qui peut le rendre digne de vous être aujourd'hui dédié; à vous, mon ami, qui, dans la Convention nationale, durant plusieurs législatures, au sein du Tribunat, n'avez cessé de défendre avec éloquence les principes d'une sage liberté; à vous, sans trésors comme sans intrigues; pur de tyrannie et de servitude; à vous, qui honorez vos amis, comme vous avez honoré les fonctions publiques. L'exemple que je m'empresse de donner trouvera plus d'un imitateur. Les gens de lettres, ceux qui méritent ce nom, sentiront de plus en plus que l'indépendance convient seule à l'auguste profession qu'ils exercent. Ils réserveront désormais pour l'amitié modeste, éclairée, vertueuse, des hommages prostitués long-tems à l'orgueil sans fierté, à la richesse sans lumières, et au pouvoir sans vertu.

FÉNÉLON,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.

FENELON, archevêque de Cambrai.
D'ELMANCE, commandant de Cambrai.
HÉLOISE.
AMÉLIE.
ISAURE.
L'ABBESSE.
LE MAIRE.
UN PRÊTRE.
CLERGÉ.
RELIGIEUSES.
OFFICIERS MUNICIPAUX.
PEUPLE.

La scène est à Cambrai. Le premier acte se passe dans l'intérieur d'un couvent de femmes, le deuxième et le quatrième dans un souterrain du même couvent, le troisième et le cinquième dans le palais de l'archevêque.

FÉNÉLON,

OU

LES RELIGIEUSES DE CAMBRAI,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Vos vœux seront comblés : bientôt, jeune Amélie,
Vous allez partager le saint nœud qui nous lie !
Vos sermens solennels prononcés devant nous,
Fermeront la barrière entre le monde et vous.
L'épreuve nécessaire est enfin achevée,
Et du nouveau prélat on attend l'arrivée.
Mais votre cœur soupire, et vous baissez les yeux !
Pourquoi ces longs regards qui parcourent ces lieux?
J'ai quelques droits peut-être à votre confiance ;
Ne vous contraignez pas, rompez ce dur silence ;
Tout m'annonce un chagrin que vous voulez céler,
Et je vois que vos pleurs demandent à couler.

AMÉLIE.

Isaure, il est trop vrai, je ne puis m'en défendre,
Un sentiment nouveau chez moi se fait entendre;
Par moi-même en secret mon cœur interrogé
Soupçonne à peine encor comment il a changé.
Dans ce cloître sacré je dois passer ma vie;
C'est là mon seul asyle, et ma seule patrie;
J'ignore les mortels qui m'ont donné le jour,
Et mes yeux en s'ouvrant ont connu ce séjour.
Toi même fus témoin de mon impatience;
Au destin de nos sœurs je m'unissais d'avance;
Je partageais leurs soins; ma bouche à tout moment,
D'accord avec mon cœur prononçait le serment.
Mais dût-on m'accuser d'erreur ou de caprice,
L'heure approche, tout change; et ce grand sacrifice
Qui fut long-temps l'objet de mon plus doux espoir,
N'est désormais pour moi qu'un funeste devoir.

ISAURE.

Vous me voyez surprise, et bien plus consternée.
Il faut gémir encor sur une infortunée.
D'un riant avenir votre œil était séduit:
Ce jour brillant et pur s'est perdu dans la nuit.

AMÉLIE.

Déja depuis six mois de ma raison plus mure,
Je voulais vainement étouffer le murmure.
On me vantait la paix que l'on goûte en ce lieu,
Et ce lien sacré qui nous unit à Dieu.
Est-ce bien dans ces murs qu'est le bonheur suprême?
Peut-être ce lien, me disais-je à moi-même,
Est un poids révéré qu'on porte avec effort.

Peut-être cette paix n'est qu'un sommeil de mort.
Ainsi je nourrissais dans cette solitude,
Je ne sais quelle vague et sombre inquiétude ;
Ainsi tout préparait mon âme au changement :
Mais hier, dans la nuit, un triste évènement
A redoublé la crainte et la mélancolie
Qui déja corrompaient les destins d'Amélie.
Vous connaissez la voûte et les degrés obscurs
Qui conduisent du temple en ces paisibles murs.
A l'heure où finissait la nocturne prière,
Un peu loin de nos sœurs, je montais la dernière,
Pensive, et les regards sur la terre attachés,
Me livrant tout entière à mes chagrins cachés.
Tandis que de ces soins j'étais préoccupée,
Tout-à-coup d'un bruit sourd mon oreille est frappée ;
Je marche vers ce bruit ; je m'arrête, et j'entends
Le cri d'un être faible, et qui souffrit long-temps.
Cette plaintive voix, ces sons lents et funèbres,
Plus déchirans encor au milieu des ténèbres,
Ont accablé mes sens glacés d'un morne effroi,
Et du fond d'un cercueil semblaient monter vers moi.

ISAURE.

Oubliez tout, ma fille, ou vous êtes perdue.

AMÉLIE.

Isaure.

ISAURE.

Vous voyez combien je suis émue.
Chère Amélie, au nom du plus tendre intérêt,
D'un tel évènement renfermez le secret.
L'abbesse de ces lieux auprès de nous s'avance :
Avec elle sur-tout observez le silence.

SCENE II.

L'ABBESSE, AMÉLIE.

L'ABBESSE.

Je vous cherche, Amélie; Isaure, laissez-nous.
Ma fille, le bonheur va commencer pour vous.

AMÉLIE, *à part.*

Ciel!

L'ABBESSE.

Vous allez à Dieu consacrer votre vie;
Le moment est bien près, et je vous porte envie.

AMÉLIE.

Le nouvel archevéque...

L'ABBESSE.

Est parti de la cour.
Il sera dans ces murs avant la fin du jour.

AMÉLIE, *à part.*

Malheureuse!

L'ABBESSE.

Pour vous quelle gloire s'apprête!
Bientôt le voile auguste ornera votre tête:
Déja l'époux sacré vous attend aux autels;
Fénélon recevra vos sermens immortels.

AMÉLIE.

Fénélon! par vos soins j'appris dès mon enfance
A chérir ses vertus et sa douce éloquence;
Zélé sans amertume, austère sans rigueur,
Il ne sait point, dit-on, tyranniser un cœur.

L'ABBESSE.

Le vôtre, mon enfant, se donnera sans peine:

Elevée en ces lieux, vous aimez votre chaîne ;
Et le ciel est content de ces vœux épurés,
Saints comme le ciel même à qui vous les offrez.
Il est des nœuds moins doux, des sermens plus pénibles;
Nous voyons trop souvent dans ces cloîtres paisibles,
Un cœur, qui dans le monde, épris de mille erreurs,
Des folles passions a senti les fureurs,
Recueillir ses débris dispersés par l'orage,
Et chercher parmi nous un port en son naufrage.
Vainement il aspire à la tranquillité ;
Au pied du sanctuaire il se sent agité ;
Du Dieu qu'elle a cherché l'épouse criminelle,
Etendant loin du cloître un regard infidèle,
Vers les plaisirs du monde a des retours secrets,
Et tient long-temps à lui, du moins par les regrets.
Mais jusqu'ici votre âme, encor neuve et docile,
A respiré l'air pur qui règne en cet asyle ;
Le souffle empoisonné d'un monde séducteur
Jamais de vos desirs n'altéra la candeur.

AMÉLIE.

Ah ! que votre bonté m'écoute, et me pardonne.

L'ABBESSE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

AMÉLIE.

Mon nouveau sort m'étonne.

L'ABBESSE.

Comment !

AMÉLIE.

C'est pour jamais que je vais m'engager.

L'ABBESSE.

Sans doute.

AMÉLIE.

Pour jamais! je tremble d'y songer.

L'ABBESSE.

Qui? vous?

AMÉLIE.

De mes devoirs la sainteté m'accable.
Mon cœur prêt à franchir un pas si redoutable,
Un peu de temps encor voudrait s'y préparer :
Exaucez-le, madame, et daignez différer.

L'ABBESSE.

Différer, dites-vous?

AMÉLIE.

Oui, je vous en supplie.

L'ABBESSE.

Puis-je à cette tiédeur reconnaître Amélie?
Quelles réflexions ou quels événemens
Ont ainsi tout-à-coup changé vos sentimens?
Les jours étaient trop lents au gré de votre attente;
Chaque instant fatiguait votre âme impatiente;
Ce zèle ardent et pur s'est bientôt rallenti;
Après tant de sermens ce cœur s'est démenti.

AMÉLIE.

Hélas!

L'ABBESSE.

Vous repoussez une chaine éternelle!

AMÉLIE.

Eh bien! s'il était vrai, serais-je criminelle?

L'ABBESSE.

Vous l'avouez!

AMÉLIE.

Je puis l'avouer sans rougir.

J'ai changé malgré moi ; devez-vous m'en punir?
J'ai vu se dissiper l'erreur enchanteresse :
Au lieu de ce bonheur qu'on me peignait sans cesse ;
Mes yeux n'ont aperçu qu'un immense avenir,
Sans espérance, hélas ! comme sans souvenir.
Voilà donc mon destin ! la paix de cet asyle
Eternise le temps qui s'écoule immobile.
En prononçant mes vœux, plus de vœux à former;
Point de père qui m'aime, et que je puisse aimer ;
Plus rien autour de moi ; rien que la solitude!
Mon cœur de vos liens craignant la servitude,
A par des nœuds plus doux besoin de s'attacher :
J'ignore mes parens ; je voudrais les chercher.
Si le sort à jamais me dérobe leur trace,
Eh bien ! Dieu me créa ; Dieu verra ma disgrâce.
Resterai-je orpheline, en regardant les cieux ?
Ah ! je le tiens de vous ; rien n'échappe à ses yeux ;
Tout éprouve ici bas ses bontés paternelles ;
Dès que le faible oiseau peut essayer ses ailes,
Loin du sein de sa mère il vole sans appui ;
Il est seul dans le monde ; et Dieu prend soin de lui.

L'ABBESSE.

Je vous laisse à penser si je pouvais attendre
Cet aveu qu'un peu tard vous m'osez faire entendre,
Et ce trouble inouï de vos sens agités;
Vous voulez m'attendrir, et vous me révoltez.
Quand déja l'on prépare un sacrifice austère,
Vous prétendez quitter ce cloître solitaire,
Pour chercher vos parens qui vous sont inconnus !
Vos parens !... pour jamais vous les avez perdus.

Des mortels méprisés vous ont donné la vie
Au sein de l'infortune et de l'ignominie;
Vous expiriez sans moi; mes bienfaisans secours
Dans ce pieux asyle ont conservé vos jours :
Et de l'abandonner vous formez l'espérance!
De tous mes soins pour vous telle est la récompense!
Mais ne présumez pas que ce vain changement
Suspende mes desseins, et m'arrête un moment :
Il faut qu'un nœud sacré, contraint ou volontaire,
Répare votre honte et celle d'une mère :
Sachez de vos destins supporter la rigueur ;
Ne les oubliez plus, et domtez votre cœur.

AMÉLIE.

Ce cœur que sous vos lois j'ai fait plier sans cesse
Connaît la modestie, et non pas la bassesse.
Ce discours vous surprend : si j'ai pu m'égarer,
Montrez-moi mon erreur, et daignez m'éclairer.
Comment suis-je flétrie avant que d'être née ?
Ah ! je n'ai point choisi ma triste destinée ;
Ce n'est pas d'un hasard que doit rougir mon front;
Mon sort est un malheur, mais non pas un affront.
Vous avez autrefois accueilli mon enfance ;
J'ai long-temps de votre âme éprouvé l'indulgence ;
Et, malgré vos rigueurs, je ne croirai jamais
Avoir acquis le droit d'oublier vos bienfaits.
Mais sachez me connaître, et plaignez Amélie :
Ces mortels méprisés dont j'ai reçu la vie,
Dans le sein qui m'anime ont mis une fierté
Qu'on ne fait point fléchir par la sévérité.
Soumise à la douceur, je fus long-temps timide;

C'est votre dureté qui me rend intrépide:
Mais puisqu'enfin je puis vous expliquer mes vœux,
D'une âme libre et pure écoutez les aveux.
Au pied de cet autel, qui fut souvent sinistre,
De l'éternel bientôt je verrai le ministre;
Ne fondez plus d'espoir sur ma timidité;
Je ne mentirai point au Dieu de vérité.
D'autres ont prononcé le serment de la crainte:
Vous entendrez ma bouche, incapable de feinte,
Rejeter loin de moi des liens que je hais:
Voilà dès aujourd'hui le serment que je fais.

L'ABBESSE.

Ah! je ne reçois point ce serment sacrilège.
Adieu. Gardez-vous bien de tomber dans le piège;
Vous avez mis un terme à ma tendre amitié;
Mais je veux écouter un reste de pitié.
A vos premiers desirs cessez d'être infidèle;
C'est la nécessité, c'est Dieu qui vous appelle;
Immolez à ce Dieu vos faibles volontés:
Je saurai vous punir si vous lui résistez.

SCENE III.

AMÉLIE.

Me punir! et de quoi? Qu'elle est donc mon offense?
Que m'ordonne ce Dieu, soutien de mon enfance?
Dans un autre séjour ne puis-je le chérir?
Dois-je quitter la vie avant que de mourir?
J'attends tout de lui seul: il me sera propice;
On n'achevera point le cruel sacrifice:

Cette voix du tombeau, ces accens du malheur,
Qui portèrent l'effroi dans le fond de mon cœur,
Me donneront la force et la persévérance.
Cieux! ne confondez pas ma timide espérance.

SCENE IV.

AMÉLIE, ISAURE.

AMÉLIE.

Chère Isaure, est-ce toi?

ISAURE.

J'accours auprès de vous.
Hélas! qu'avez-vous fait? L'abbesse est en courroux.
Sait-elle qu'à ses lois votre âme est infidèle?

AMÉLIE.

J'ai tout dit. J'ai fait plus : j'ai juré devant elle
Que la triste Amélie à la face des cieux,
Ne prononcerait pas des sermens odieux.

ISAURE.

Qu'a-t-elle répondu?

AMÉLIE.

Si je fais résistance,
Je dois, m'a-t-elle dit, éprouver sa vengeance.

ISAURE.

Et que résolvez-vous?

AMÉLIE.

De lui désobéir.

ISAURE.

Ecoutez, Amélie, et vous allez frémir.
Ecoutez. Je vous parle avec pleine franchise:

A des lois que je hais vous me voyez soumise.
Les nœuds que j'ai formés sont le choix du malheur,
Le vœu de l'indigence, et non pas de mon cœur.
Dans cet asyle sombre où je fus entraînée,
J'ai maudit quatorze ans ma dure destinée :
Sans cesse autour de moi je n'ai vu qu'un tombeau ;
Quand je fis mon serment vous étiez au berceau :
Mes soins pour votre enfance, ô ma chère Amélie,
Par fois m'ont fait sentir, et supporter la vie :
Ce temps est déja loin ; tout s'écoule, et je voi
Que vous serez à plaindre, hélas ! autant que moi.
Ne le soyez pas plus ; croyez-en mes alarmes :
Je pleure, et c'est sur vous que je répands des larmes ;
N'aggravez point les maux qui vous sont préparés ;
Soumettez-vous, ma fille ; en vain vous espérez.
L'espérance, à votre âge, est prompte à nous séduire.
Un exemple effrayant, dont je peux vous instruire,
Un châtiment bien long... vous ouvrira les yeux ;
Il existait déja quand je vins en ces lieux.

AMÉLIE.

Comment !

ISAURE.

Il dure encor.

AMÉLIE.

Quel est donc ce mystère ?
Je ne vous comprends pas.

ISAURE.

J'aurais dû vous le taire.
Mais enfin mon devoir cède à votre intérêt ;
Je vais vous révéler un horrible secret.

AMÉLIE.

Dieu! qu'est-il? Je brûle, et je crains de l'apprendre.

ISAURE.

Personne ne s'approche; on ne peut nous entendre.

AMÉLIE.

Expliquez-vous,

ISAURE.

Hier de lamentables cris
Ont frappé votre oreille et vos sens attendris.
Ces cris...

AMÉLIE.

Eh bien! ces cris? Je frissonne d'avance.

ISAURE.

Parlez bas, craignons tout.

AMÉLIE.

Ces cris donc?....

ISAURE.

Je balance.

AMÉLIE.

Vous!

ISAURE.

Je ne puis me taire, et je n'ose parler.

AMÉLIE.

Isaure, il n'est plus temps de rien dissimuler.

ISAURE.

Ces cris sont....

AMÉLIE.

Achevez.

ISAURE.

Ceux d'une infortunée,

Au fond d'un souterrain dans ces lieux enchaînée.

AMÉLIE.

Ah ! que m'avez-vous dit?

ISAURE.

L'horrible vérité.

AMÉLIE.

O comble de fureur et d'inhumanité!
La malheureuse....

ISAURE.

Eh bien!

AMÉLIE.

Vous est-elle connue?
Qui vous en a parlé? qui pourrait....

ISAURE.

Je l'ai vue.

AMÉLIE.

Ici ?

ISAURE.

Je vous l'ai dit, au fond d'un souterrain.

AMÉLIE.

Où donc ?

ISAURE.

Entre le temple et les murs du jardin.

AMÉLIE.

O ciel !

ISAURE.

Depuis quinze ans, c'est là qu'elle est mourante.
C'est moi qui tous les jours, à l'aurore naissante,
Lui porte en ce cachot de tristes alimens,
Qui de ses jours flétris prolongent les tourmens.

AMÉLIE.

Des femmes ont osé!... mais apprends-moi son crime.

ISAURE.

Je l'ignore.

AMÉLIE.

Quel est le nom de la victime?

ISAURE.

Hélas! je ne sais rien que ses revers affreux.

AMÉLIE.

Plutôt que de former d'abominables nœuds,
Près d'elle, en ce tombeau... Que son sort m'intéresse!
Si votre âme pour moi ressent quelque tendresse...

ISAURE.

En doutez-vous?

AMÉLIE.

Je veux la voir, et lui parler.

ISAURE.

Vous, ma fille!

AMÉLIE.

A l'instant.

ISAURE.

Vous me faites trembler.
Vous voulez...

AMÉLIE.

Compatir à sa douleur mortelle,
Peut-être l'adoucir, m'affliger avec elle,
Recueillir ses sanglots, entendre ses malheurs,
Et de ses yeux mourans essuyer quelques pleurs.

ISAURE.

Moi! je vous conduirais...

AMÉLIE.

C'est trop vous en défendre.

ISAURE.

Mais vous ne songez pas qu'on pourrait nous surprendre.

AMÉLIE.

Je vous suivrai de loin, lentement, pas à pas ;
Les yeux de nos tyrans ne nous surprendront pas.
Vers la victime enfin mon âme est entraînée :
A soulager ses maux je me sens destinée.
Venez.

ISAURE.

Vous l'exigez.

AMÉLIE.

J'embrasse vos genoux.

ISAURE.

Suivez-moi, mon enfant : ciel prends pitié de nous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

HÉLOISE *endormie.*

Est-il vrai? je revois les lieux qui m'ont vu naître !
D'Elmance, cher époux, j'ai cru te reconnaître.
Non, je suis seule encor, seule avec mes tourmens :
J'ai vécu quelques jours ; je meurs depuis quinze ans.
Je gémis, et ma voix ne peut être entendue :
Vivante, en un cercueil me voilà descendue.
Respirons. Tant de maux seront-ils éternels ?
Dieu, qui n'es point barbare ainsi que les mortels,
Recours de l'infortune, et véritable père,
Entends mes vœux, entends ; c'est la mort que j'espère ;
Daigne enfin terminer mon douloureux destin,
Et puissé-je aujourd'hui m'éveiller dans ton sein !

SCENE II.

HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.
Avançons.

AMÉLIE.
Elle dort !

ISAURE.
Vous pleurez !

AMÉLIE.

O nature !
Dieu bon, Dieu bienfaisant, voilà ta créature.

ISAURE.

Vous venez de la voir; il est temps de rentrer.

AMÉLIE.

Non.

ISAURE.

Je tremble : venez.

AMÉLIE.

Non; je veux demeurer.

ISAURE.

Songez que dans ces lieux je ne saurais attendre.

AMÉLIE.

Chère Isaure, bientôt tu viendras m'y reprendre.

ISAURE.

Vous prétendez rester ?

AMÉLIE.

Oui, tel est mon desir.
J'éprouve de l'effroi, mais un secret plaisir :
Je peux jouir en paix de ma mélancolie.

ISAURE.

Ah ! mon cœur veut toujours ce que veut Amélie.
Je vous laisse à regret : vous l'ordonnez. Adieu.

SCENE III.

HÉLOISE AMÉLIE.

AMÉLIE.

Mes sens sont accablés dans cet horrible lieu.
Ces arcs, ce souterrain, ce silence, cette ombre,

Tout porte au fond du cœur un abattement sombre.
Sur cette pierre usée, un lugubre flambeau
Semble, de son feu pâle, éclairer un tombeau.
C'en est un. Qu'as tu fait, malheureuse victime ?
Et comment peux tu vivre au fond de cet abyme ?
Du pain ! de l'eau ! des fers ! je n'ose m'approcher.
D'un intérêt puissant mon cœur se sent toucher.
Malgré tant de malheurs ses traits sont pleins de charmes.
Ciel ! de ses yeux fermés je vois couler des larmes!
Par celui qui voit tout c'est un être oublié.
Divine providence, humanité, pitié,
Accourez, sauvez-la, tandis qu'elle respire.
Tu peux dormir !... ici ! ... Je l'entends qui soupire ;
Elle vient d'achever son pénible sommeil.

HÉLOISE.

Qu'elle est donc cette voix qui cause mon réveil ?

AMÉLIE.

Je n'ai jamais été si tendrement émue.

HÉLOISE.

A mon oreille encore elle n'est point connue.

AMÉLIE.

Je vous aime, et vous plains : n'ayez aucun effroi.

HÉLOISE.

Ah ! qui que vous soyez, approchez-vous de moi :
Mais vos yeux sur les miens s'arrêtent en silence;
Vos pleurs compatissans coulent en abondance :
Vous avez, je le vois, pitié de mes douleurs.

AMÉLIE.

Vous m'attirez à vous, contez-moi vos malheurs.
Ne craignez rien ; versez dans mon âme attendrie

Tous les chagrins amers de votre âme flétrie :
Ils sont déja les miens ; je veux les partager,
Et mes soins caressans pourront les soulager.

HÉLOISE.

Vous voyez mon néant : vous plaignez ma détresse.
J'ai connu des grandeurs la pompe enchanteresse ;
Vain éclat dont mes yeux n'étaient point éblouis.
Des princes d'Arlemont le sang me fut transmis ;
Comme eux j'ai vu le jour au sein de la Provence,
Et le nom d'Héloïse embellit ma naissance.
Ce nom qu'ont illustré l'amour et le malheur,
Semblait de mon destin présager la rigueur.
L'amante d'Abailard, au cloître condamnée,
Fut moins tendre que moi, fut moins infortunée.
De votre jeune cœur l'amour est ignoré.
Lorsque je vis d'Elmance, un sentiment sacré
Pénétra tout-à-coup dans mon âme enflammée ;
Je rencontrai ses yeux ; j'aimai, je fus aimée.
Mon père apprit bientôt, et rejeta ses vœux ;
Il voyait dans sa fille éteindre un nom fameux ;
L'orgueil me haïssait : mes soins et ma constance
N'ont pu de cet orgueil vaincre la résistance ;
Ma mère au désespoir, s'approchant du tombeau,
De mon secret hymen alluma le flambeau.
Elle avait, sans succès, sollicité mon père ;
D'Elmance m'adorait ; j'aimais, elle était mère ;
Elle unit nos deux mains à ses derniers momens,
Et de son lit de mort entendit nos sermens.

AMÉLIE.

Que vous deviez chérir cette mère sensible !

HÉLOISE.

Je perdis tout en elle ; et mon père inflexible
Devint seul désormais arbitre de mes jours :
Le ciel devait alors en terminer le cours.
Je quittai sur ses pas notre belle Provence;
Son dessein même était d'abandonner la France,
Et, loin de mon amant, d'aller chez les Germains
Me chercher un époux parmi des souverains.
A lui tout dévoiler je fus enfin contrainte ;
Dans les murs de Cambrai je surmontai ma crainte ;
De mon cruel tyran j'embrassai les genoux ;
Je bégayai les noms et d'amant et d'époux :
J'avouai par degrés qu'au sein de ma patrie,
Une mère à d'Elmance avait donné ma vie ;
Que d'un secret hymen formé devant ses yeux,
Je portais dans mon sein le gage précieux.
Le ciel ne voudra pas que mon père m'opprime,
Lui disais-je en pleurant ; pardonnez-moi mon crime,
Si pourtant c'en est un d'oser avoir un cœur ;
A me déshériter bornez votre rigueur ;
Faites-moi reconduire aux lieux de ma naissance ;
Reprenez tous vos biens ; je ne veux que d'Elmance.

AMÉLIE.

A vos larmes sans doute il n'a pu résister ?

HÉLOISE.

Mes larmes, mes aveux n'ont fait que l'irriter.
Dans ce cloître aussitôt par lui même entraînée,
De monstres inhumains je fus environnée.
Loin des yeux d'un époux, l'enfant de notre amour,
Ma fille, un mois après, naquit dans leur séjour.

Bientôt leur piété saintement inhumaine,
Prétendit me lier d'une éternelle chaîne :
Je maudis leurs sermens, je detestai leurs vœux ;
De l'amour, de l'hymen je réclamai les nœuds ;
Plutôt que d'achever un affreux sacrifice,
Je menaçai de fuir, de demander justice.
Voilà pour quel forfait des femmes en fureur
Me plongèrent vivante en ces lieux pleins d'horreur.
Ici depuis quinze ans je languis enchaînée,
Inconnue aux humains, du ciel abandonnée.
Cependant je vous vois, vous daignez m'écouter,
Et peut-être il est las de me persécuter.

AMÉLIE.

En ses touchans discours chaque mot m'intéresse.
Ah ! mon respect pour vous égale ma tendresse ;
De nos communs destins vous me voyez frémir,
Et c'est peut-être ainsi qu'on voulait me punir.

HÉLOISE.

Vous punir !

AMÉLIE.

Apprenez quel est mon sort funeste.
On exige de moi des vœux que je déteste.

HÉLOISE.

Quoi ! vous prononceriez ces horribles sermens !

AMÉLIE.

Mon cœur à découvert ses secrets sentimens ;
Mais que peut l'opprimé contre la tyrannie ?
On prétend malgré moi disposer de ma vie.

HÉLOISE.

Et vos cruels parens vous ont fermé leurs bras !

AMÉLIE.

Mes parens, dites-vous ? je ne les connais pas.

HÉLOISE.

Quoi ! vous ne savez pas ce que c'est qu'une mère !
Je vous plains à mon tour.

AMÉLIE.

O pitié douce et chère !
Dans l'abyme où le ciel a voulu vous plonger,
Plaignez-vous un chagrin qui vous est étranger?
L'infortune aigrit l'âme, et la rend inflexible.

HÉLOISE.

A force de malheur la mienne est plus sensible.

AMÉLIE.

N'est-il aucune femme en ces lieux abhorrés
Qui sache compatir aux maux que vous souffrez?

HÉLOISE.

Celle qui m'apportait, dans la première année,
Le vase rempli d'eau, le pain de la journée,
Alors qu'elle daignait jeter les yeux sur moi,
Me lançait des regards pleins de haine et d'effroi.
Une autre vint remplir ce sombre ministère :
Son aspect chaque jour me parut moins austère ;
De ses yeux attendris j'ai vu couler des pleurs :
La pitié qu'on inspire adoucit les malheurs.
Tant de maux, de chagrins, ma triste nourriture,
Paraissaient quelquefois accabler la nature ;
Cette femme attentive à ces cruels momens,
M'apportait en secret de plus doux alimens.
Lorsque pendant l'hiver une humide froidure
Aigrissait tout-à-coup les tourmens que j'endure,

Un foyer bienfaisant, par ses soins allumé,
Pénétrait dans mon cœur lentement ranimé.
Payer tant de bienfaits n'est pas en ma puissance ;
Dieu seul en fut témoin : que Dieu les récompense.

AMÉLIE.

Ainsi vos plus beaux jours furent de longues nuits,
Héloïse ; et jamais de vos sombres ennuis
Un rayon du printemps n'adoucit l'inclémence !
Jamais un soleil pur ! et jamais l'espérance !
A quels tristes objets chaque jour pensiez-vous?

HÉLOISE.

A deux objets bien chers, ma fille et mon époux.

AMÉLIE.

Cet époux à votre âme est-il présent encore ?

HÉLOISE.

Mon cœur plus que jamais le regrette, et l'adore.

AMÉLIE.

Pardonnez Héloïse ; en cet affreux séjour,
Comment n'avez-vous pas étouffé votre amour?

HÉLOISE.

Moi, l'étouffer, grand Dieu ! moi j'oublirais d'Elmance!
En cessant d'y penser mon désespoir commence.
Etouffer mon amour ! j'eusse expiré sans lui ;
Il guérit tous mes maux, il est mon seul appui ;
C'est le dernier roseau que du fond de l'abyme,
De sa main défaillante ait saisi la victime.
Hélas ! morte au présent, j'ai vécu d'avenir,
Du nom de mon époux, et de son souvenir :
Près de lui, sur ses pas, j'ai revolé sans cesse
A ces champs fortunés, témoins de sa tendresse ;

Je recevais sa foi, j'entendais ses soupirs;
Mes desirs s'unissaient à ses brûlans desirs;
De ce rêve enchanteur je goûtais le mensonge:
Par-tout où l'on respire on n'est heureux qu'en songe.
Ne puis-je au moins savoir si d'Elmance est vivant,
S'il se souvient de moi, s'il me nomme souvent,
Et s'il habite encor cette heureuse contrée
Où d'un époux chéri je vivais adorée.
Sa fille, mon enfant, ce doux présent des cieux,
Jamais dans ce tombeau n'a consolé mes yeux:
On l'écarte avec soin des regards de sa mère;
Ou peut-être la mort a fini sa misère.

AMÉLIE.

Quoi! c'est peu d'ignorer le sort de votre époux:
Celui de votre enfant n'est point connu de vous?

HÉLOISE.

Vous voyez.

AMÉLIE.

Dans ce cloître elle a reçu la vie?

HÉLOISE.

Presque dès sa naissance elle me fut ravie.
Elle éprouvait déja ses premières douleurs,
Et commençait à vivre en connaissant les pleurs.
Elle était dans les bras, sur le sein de sa mère;
Je caressais ma fille, et j'appelais son père:
En cet instant cruel, et cependant si doux,
J'avais besoin de voir, d'entendre mon époux,
De confier ma fille à des mains paternelles.
Je ne vois, je n'entends que des femmes cruelles
Qui, d'un œil de courroux, épiaient les momens

D'enlever ce trésor à mes embrassemens.
Hélas! on étouffa ma voix plaintive et tendre;
En accens prolongés l'airain se fit entendre;
On partit : mes tyrans coururent à l'autel,
Le crime au fond du cœur, invoquer l'éternel.
O de mes longs tourmens époque mémorable!
On célébrait le jour où dans Sion coupable,
Dieu Rédempteur du monde, et vainqueur du tombeau,
De ses jours immortels ralluma le flambeau.

AMÉLIE.

Qu'avez-vous dit? c'était... comblés mon espérance:
Dans ce jour solennel j'ai reçu la naissance.

HÉLOISE.

En quels lieux?

AMÉLIE.

Ici même, en ce cloître odieux.

HÉLOISE.

Si j'étais mère encore! achevez, justes cieux!
Et votre âge?

AMÉLIE.

Quinze ans.

HÉLOISE.

On vous nomme...

AMÉLIE.

Amélie.

HÉLOISE.

Ma fille!

AMÉLIE.

Quoi! c'est vous dont j'ai reçu la vie?

HÉLOISE.

Amélie! Ah! ce nom te fut donné par moi;

En t'arrosant de pleurs je l'ai choisi pour toi ;
Ce nom seul à mon cœur te rend encor plus chère;
C'est le nom, le doux nom qu'avait porté ma mère.

AMÉLIE.

Quoi ! vous êtes la mienne ! ô moment trop heureux !

HÉLOISE.

Le ciel a mis un terme à mes tourmens affreux.

AMÉLIE.

Que je baise ces mains, ces chaînes révérées
Que durant si long-temps ma mère a consacrées.

HÉLOISE.

Amélie !

AMÉLIE.

Et c'est vous qui, loin de l'univers,
Souffrez depuis quinze ans tous les maux des enfers !

HÉLOISE.

Je ne m'en souviens plus. Objet de ma tendresse,
Sur mon sein maternel, oh ! viens que je te presse.
Son père, mon époux, d'Elmance est dans ses yeux :
Oui, voilà son regard et ses traits gracieux.
Viens, que j'embrasse encore et la fille et le père ;
O mon bien, mon trésor ! viens, c'est moi, c'est ta mère,
Qui sort en ce moment des gouffres du trépas,
Qui te voit, qui t'entend, qui renaît dans tes bras.

SCENE IV.

HELOISE, AMÉLIE, ISAURE.

ISAURE.

Amélie, au plus tôt quittez ce sombre abyme.

HÉLOISE.

Nous séparer !

AMÉLIE.

Apprends quelle est cette victime.
C'est ma mère.

ISAURE.

Grand Dieu ! qui pourrait vous porter...

AMÉLIE.

C'est ma mère, te dis-je, et je n'en puis douter.

ISAURE.

C'est un malheur de plus et pour vous et pour elle.

AMÉLIE.

Comment !

ISAURE.

Je vous apporte une horrible nouvelle.
Votre bouche demain prononce le serment.

HÉLOISE, AMÉLIE.

Ciel !

ISAURE.

Le nouveau prélat arrive en ce moment.

AMÉLIE.

Fénélon...

ISAURE.

Vient d'entrer dans les murs de la ville.

AMÉLIE.

Le ciel m'inspire. allons; mon cœur est plus tranquille.

ISAURE.

Qu'elle est votre pensée, et que prétendez-vous ?

AMÉLIE.

Je cours du saint prélat embrasser les genoux.

ISAURE.

Pour aller jusqu'à lui...

AMÉLIE.

Je compte sur ton zèle.

ISAURE.

Vous le verrez demain.

AMÉLIE.

Y penses-tu, cruelle?
Quand ma mère est en proie au plus affreux tourment,
Tu me parles d'attendre une heure, un seul moment!

ISAURE.

Songez-vous aux périls...

AMÉLIE.

La nature est plus forte.
De ce cloître abhorré peux-tu m'ouvrir la porte?

ISAURE.

Non. Vous pourriez à peine échapper vers le soir,
Par l'escalier secret qui conduit au parloir.

AMÉLIE.

Le soir!

ISAURE.

Avant ce temps vous seriez aperçue.
Si le mur du jardin qui donne sur la rue....

AMÉLIE.

Viens. Je le franchirai.

HÉLOISE.

Tu me remplis d'effroi.

AMÉLIE.

Non, ne redoutez rien; Dieu veillera sur moi.

HÉLOISE.

Conserve-moi tes jours.

AMÉLIE.

J'ai retrouvé ma mère,
Et je sens qu'aujourd'hui tout me sera prospère.

HÉLOISE.

Attends.

AMÉLIE.

Vous quitterez cet exécrable lieu :
J'en réponds. Viens, Isaure ; et vous, ma mère, adieu.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCENE I.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, LE MAIRE, OFFICIERS MUNICIPAUX, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNÉLON.

Vous commandez ici? quoi! c'est vous, cher d'Elmance!
L'ami, le compagnon des jours de mon enfance!
J'ignorais votre sort; et je rends grâce aux cieux
Dont la bonté voulut nous rejoindre en ces lieux.
Mes enfans, pour mon cœur, ce jour a bien des charmes;
Un accueil si touchant me fait verser des larmes:
Je veux le mériter.

LE MAIRE.

Nous venons, monseigneur,
Offrir, au nom du peuple, à son nouveau pasteur,
Quelques dons précieux, des vœux et des hommages,
De la commune joie éclatans témoignages.

FÉNÉLON.

Ces présens, quels sont-ils?

LE MAIRE.

De riches vêtemens,
D'un ministre du ciel superbes ornemens.

FÉNÉLON.

Eh quoi! vous n'avez point de pauvres dans la ville?

LE MAIRE.

Hélas!

FÉNÉLON.

Vous en avez : où donc est leur asyle ?
Le prix de tous ces dons pouvait les secourir :
Songez que c'est leur pain que vous venez m'offrir.
Remportez vos présens ; un vertueux exemple
Suffira pour orner le pontife et le temple :
Donnez aux malheureux cet or et cet argent ;
Le ministre d'un Dieu qui vécut indigent,
Ne doit point, croyez-moi, connaître l'opulence,
Ni d'un luxe barbare étaler l'insolence.
Bon peuple, dans ces murs je fixe mon séjour :
Je ne quitterai point mes enfans pour la cour ;
Je veux des citoyens justifier la joie ;
C'est un père, un ami que le ciel vous envoie.
Guidez mes premiers pas : adressez à mes soins
Ceux qui sont accablés du fardeau des besoins ;
Ouvrez à mes regards le toit de la misère ;
Montrez-moi chaque jour le bien que je puis faire :
Mes enfans, n'épargnez ni mon temps, ni mes biens;
Je suis votre archevêque, et je vous appartiens.
Pour prix de mes efforts, faites, s'il est possible,
Que toujours mon troupeau soit heureux et paisible.
Je sais que ces remparts renferment dans leur sein
De nombreux partisans de la foi de Calvin :
Ne voyez point en eux d'odieux adversaires ;
Plaignez-les, aimez-les : ils sont aussi vos frères.
L'erreur n'est pas un crime aux yeux de l'éternel ;
N'exigez donc pas plus que n'exige le ciel.

Sous nos cinq derniers rois la seule intolérance
A fait un siècle entier les malheurs de la France.
Gagnons, persuadons, n'aigrissons point les cœurs ;
Nous, prêtres, nous sur-tout qui sommes les pasteurs,
Voulons-nous ramener des brebis égarées,
Du fidèle troupeau trop long-temps séparées ?
La douceur et le temps combleront nos desirs ;
Et jamais la rigueur n'a fait que des martyrs.
Allez.

SCENE II.

FÉNÉLON, D'ELMANCE.

FÉNÉLON.

Vous, demeurez, et que votre présence
Me dédommage un peu d'une aussi longue absence.
Vous m'écoutez à peine, et paraissez troublé !
Quel motif à Cambrai vous a donc exilé
Si loin de la Provence où le ciel vous fit naître,
De ceux qui vous aimaient, que vous aimiez peut-être ?
Né pour les grands emplois, fait pour orner la cour,
Qui peut avoir fixé vos pas dans ce séjour?

D'ELMANCE.

Un malheur qui ne doit finir qu'avec ma vie.
Désormais cette ville est ma seule patrie.

FÉNÉLON.

Le bruit de vos chagrins m'est souvent parvenu:
Ce qui les a causés m'est encore inconnu.

D'ELMANCE.

Je me tais ; voulez-vous que l'oreille d'un sage

Entende de l'amour le profane langage?
Non, je dois respecter vos vertus, votre état.

FÉNÉLON.

Parlez à Fénélon, et non pas au prélat.
Me taire vos chagrins c'est me faire une offense:
Croyez que tout mortel a besoin d'indulgence.

D'ELMANCE.

Puisque votre amitié veut bien m'encourager,
Dans un cœur aussi pur je vais me soulager.
Nous fûmes séparés au sortir de l'enfance;
J'allai dans ma patrie aux champs de la Provence:
Une femme en ces lieux décida de mes jours;
Je sentis en aimant que j'aimerais toujours.
Un moment confondit nos âmes étonnées:
J'avais alors vingt ans, elle avait seize années;
C'était d'un sang fameux le dernier rejetton;
D'Héloïse en naissant on lui donna le nom.
Des princes d'Arlemont elle était héritière;
J'aimai, j'idolâtrai sa beauté douce et fière:
Mes vœux, pour son malheur, furent trop entendus:
D'un père ambitieux j'essuyai les refus;
C'est en vain que ma race offrait à sa faiblesse
Le chimérique éclat d'une antique noblesse;
D'Arlemont répondit que pour un tel lien,
Il exigeait un nom qui fût égal au sien.
Mais à la vanité l'âme n'est point soumise;
L'hymen à mes destins unissait Héloïse,
Et de ces nœuds secrets qui nous liaient tous deux,
Elle portait un gage, hélas! bien malheureux.
Sa mère le savait; cette mère expirante

Consacra nos sermens de sa bouche mourante :
Elle serrait nos mains, et les baignait de pleurs :
L'aspect de ses enfans soulageait ses douleurs.
Notre espoir au tombeau descendit avec elle ;
Un beau jour fut suivi d'une nuit éternelle.
Le père... d'un tel nom dois-je encor l'appeler ?
De ma tendre Héloïse il vit les pleurs couler ;
Mais bercé des grandeurs d'une illustre famille,
Il osa préférer son orgueil à sa fille,
Me ravit à jamais ce trésor précieux,
Et déserta les champs qu'habitaient ses aïeux.
Je restai tout-à-coup seul au milieu du monde,
Traînant de bords en bords ma douleur vagabonde,
Interrogeant par-tout la trace de leurs pas,
Demandant Héloïse, invoquant le trépas.
Enfin j'apprends qu'au sein d'une ville étrangère,
Le tyran d'Héloïse a fini sa carrière ;
Que voyant approcher le moment de sa mort,
Cet inflexible père a connu le remord ;
Qu'il a maudit cent fois sa cruauté funeste :
Sans doute il pressentait la vengeance céleste.
J'apprends que loin de lui, sa fille, sans secours,
A Cambrai, dans un cloître, a terminé ses jours ;
Que le fruit d'une amour aussi triste que chère
Est mort enseveli dans le sein de sa mère.
Cette horrible nouvelle a fixé mon destin,
Et mon cœur ne fut pas un moment incertain.
J'abandonne la cour, la ville, ma province ;
Je demande, et j'obtiens de la bonté du prince
L'honneur de le servir au sein des mêmes lieux

Où de mon Héloïse on a fermé les yeux.
Là je gémis en vain ; là, depuis douze années,
Héloïse au tombeau consume mes journées ;
Là, de son souvenir sans cesse déchiré,
Je respire à longs traits l'air qu'elle a respiré.
Je l'entends, je la vois, tout m'offre son image;
Elle eut mes premiers vœux, et mon unique hommage;
Le jour que du trépas elle a subi la loi,
Le bonheur et la paix, tout a cessé pour moi.

FÉNÉLON.

Ami, n'écoutez point ce désespoir extrême :
Le bonheur naît souvent du sein du malheur même ;
Et, quand Dieu le voudra, par des moyens secrets,
A votre âme agitée il peut rendre la paix.
Sur un fatal écueil vous avez fait naufrage ;
Il n'appartient qu'à Dieu de dissiper l'orage :
Epanchez votre cœur devant ce grand témoin ;
Attendez le moment; peut-être il n'est pas loin.
D'un ministre du ciel tel sera le langage ;
Fénélon, votre ami, vous dira davantage.
Je ne méprise point l'amour et ses douleurs,
Et je n'ai point l'orgueil d'insulter à des pleurs.
Je suis homme, et sensible aux passions humaines;
Mon cœur est pénétré du récit de vos peines :
Elles s'adouciront auprès de l'amitié ;
Partageons vos chagrins, j'en prendrai la moitié ;
Bénissons tous les deux le jour qui nous rassemble :
Quelquefois, mon ami, nous pleurerons ensemble.

D'ELMANCE.

Que vous m'attendrissez! que ce langage est doux!

Où prenez-vous ce ton qui n'appartient qu'à vous ?
La vertu d'elle-même est par-tout respectable ;
Vous doublez son empire en la rendant aimable.
Je vous ai, Fénélon, lassé de mon malheur;
Consolez-moi du moins avec votre bonheur ;
Que je puisse admirer l'éclat de votre vie :
Vous méritiez sans doute un sort digne d'envie.
La fortune en naissant vous a tendu les bras ;
Les plus brillans succès ont marqué tous vos pas;
Vertueux sans orgueil, sage avec indulgence,
Vous avez condamné vos rivaux au silence ;
Votre âme a triomphé quand la mienne a gémi;
Et la gloire...

FÉNÉLON.

D'Elmance, épargnez votre ami.
Je n'ai point eu de gloire, et cette vaine idole,
Même pour le grand homme est une ombre frivole.
On ne m'admire point; puissé-je être estimé !
Je tiens sur-tout, d'Elmance, au bonheur d'être aimé.
Je vais de mes destins vous faire confidence :
Je ne murmure point contre la Providence;
Jai connu les chagrins, mais j'ai su les souffrir,
Et tout homme ici bas doit pleurer et mourir.
Sans fatiguer les cieux de plaintes éternelles,
Nous pouvons adoucir ces épines cruelles ;
Dans le champ de la vie il faut semer des fleurs,
Et c'est nous trop souvent qui faisons nos malheurs.
J'ai sur ces sentimens fondé ma vie entière.
Vous m'avez vu jadis entrer dans la carrière ;
L'indulgence accueillit mes timides essais ;
Même dans un autre âge elle a fait mes succès.

J'ai durant trois hivers, au bord de la Charente,
Parmi les Protestans traîné ma vie errante,
Pour appaiser des cœurs justement irrités,
Aigris par des revers qu'ils n'ont pas mérités.
Là, j'ai vu, mon ami, la misère publique,
Tous les maux qui sont nés d'un édit fanatique;
J'ai calmé les chagrins, j'ai converti l'erreur:
Aujourd'hui de Cambrai je suis nommé pasteur:
Quand de l'épiscopat les soins doux, mais pénibles,
Me laisseront goûter quelques momens paisibles,
Je veux de l'amitié cultiver les plaisirs,
Et d'utiles travaux rempliront mes loisirs.
Art de former l'enfance, intéressante étude,
Tu viendras de tes fleurs orner ma solitude.
Nous avons oublié la nature et ses lois;
Les cris des préjugés ont fait taire sa voix.
Cherchant la vérité sous le voile des fables,
Conduits à la vertu par des routes aimables,
Puissent nos successeurs un jour plus éclairés,
Dissiper les erreurs qui nous ont égarés!
Pour eux aux arts brillans j'ouvrirai mon asyle;
Télémaque instruira leur jeunesse docile:
Là, mauvais courtisan, je veux peindre à-la-fois
Les misères du peuple et les crimes des rois.
Là, de l'humanité je plaiderai la cause.
Au succès de mes soins si notre âge s'oppose,
S'il méconnaît encore et craint la vérité,
Peut-être on l'entendra dans la postérité.

D'ELMANCE.

Quelqu'un vient nous troubler.

FÉNÉLON.

Une femme s'avance

D'ELMANCE.

Une novice, hélas! presque dans son enfance,
Précipite en ces lieux ses pas désespérés.

SCENE III.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Monseigneur....

FÉNÉLON.

Qu'avez-vous? je vois que vous pleurez.

AMÉLIE.

Je viens... vous annoncer...

D'ELMANCE.

Peut-être un nouveau crime.

FÉNÉLON.

Oui; je lis dans ses yeux que c'est une victime.

D'ELMANCE.

Elle a de grands secrets sans doute à révéler,
Et c'est devant vous seul qu'elle voudrait parler.
Il me semble revoir celle que j'ai perdue;
C'était cette candeur, cette grâce ingénue:
Un objet si touchant réveille mes douleurs:
Adieu; je vais gémir; vous tarirez ses pleurs.

SCENE IV.

FÉNELON, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Hélas !

FÉNELON.

Rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre.
Mon ami vous plaignait.

AMÉLIE.

Lui-même il est à plaindre !
Je chéris la pitié de son cœur généreux.
Quoi ! même hors du cloître il est des malheureux !

FÉNELON.

S'il en est !... mais de grâce, expliquez-vous ma fille.

AMÉLIE.

Ah ! les infortunés...

FÉNELON.

Composent ma famille.

AMÉLIE.

Je me jette à vos pieds.

FÉNELON.

Mon enfant, levez-vous ;
Ce n'est que devant Dieu qu'on doit être à genoux.

AMÉLIE.

Daignez... sachez... ma voix expire dans ma bouche.

FÉNELON.

Votre timidité m'intéresse et me touche.
Quel motif, quel chagrin vous conduit en ces lieux?
Parlez.

AMÉLIE.

Je viens de fuir loin d'un cloître odieux.

FÉNÉLON.

Ce parti, mon enfant, peut sembler condamnable.

AMÉLIE.

L'excès du désespoir doit le rendre excusable.

FÉNÉLON.

Sans doute on a voulu contraindre votre cœur,
Et des vœux éternels vous craignez la rigueur ?

AMÉLIE.

Oui, j'étais sans recours contre la tyrannie ;
Ces vœux cruels feront le tourment de ma vie :
Mais ce n'est pas pour moi que je viens vous parler.

FÉNÉLON.

Et pour qui, mon enfant? cessez de vous troubler.

AMÉLIE.

Pour une infortunée, hélas! qui m'est bien chère.

FÉNÉLON.

Achevez.

AMÉLIE.

Je frémis.

FÉNÉLON.

Pour qui donc?

AMÉLIE.

Pour ma mère.

FÉNÉLON.

Pour sa mère ! à l'instant portons-lui des secours.
Elle est dans ces remparts? guidez mes pas, j'y cours.

AMÉLIE.

Que vos jours soient bénis!

FÉNÉLON.

La douleur vous accable.
Où donc est votre mère ?

AMÉLIE.

En ce cloître exécrable,
Au fond d'un souterrain, depuis quinze ans passés.

FÉNÉLON.

Et le ciel a permis ce que vous m'annoncez !
Vous avez pu savoir un secret si funeste !

AMÉLIE.

Apprenez....

FÉNÉLON.

En chemin vous m'apprendrez le reste.

SCENE V.

FÉNÉLON, AMÉLIE, UN PRÊTRE, CLERGÉ.

LE PRÊTRE.

Monseigneur....

FÉNÉLON.

Laissez-moi ; je sors pour un instant.

LE PRÊTRE.

Qui peut donc l'exiger ?

FÉNÉLON.

Un devoir important.

LE PRÊTRE.

Le peuple est aux autels, songez que le temps presse;
Vous devez commencer l'hymne de l'alégresse.
On vous attend ; venez.

FÉNÉLON.

Vous plutôt, suivez-moi,
Une femme périt dans un séjour d'effroi :
Du fond de son tombeau la victime m'appelle ;
Mon cœur entend ses cris, et je vole auprès d'elle ;
C'est mon premier devoir : servons l'humanité ;
Après, nous rendrons grâce à la Divinité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

HÉLOISE.

ISAURE ne vient point ! mon âme impatiente,
S'agite, se consume, et languit dans l'attente.
Aux charmes de l'espoir je n'ose me livrer ;
Si long-temps malheureuse, est-ce à moi d'espérer?
Oui : j'ai revu ma fille, et j'aime encor la vie.
Mais que fait, que devient mon aimable Amélie?
Qu'un ange bienfaiteur, daignant la protéger,
De ses jours innocens écarte le danger ;
Qu'il conduise ma fille à l'ombre de son aile ;
Qu'il lui montre sa route, et marche devant elle.

SCENE II.

HÉLOISE, ISAURE.

HÉLOISE.

J'entends du bruit. venez : de grâce instruisez-moi.

ISAURE.

Hélas !

HÉLOISE.

Vous gémissez ! vous me glacez d'effroi.
Amélie!...

ISAURE.

Apprenez...

HÉLOISE.

Dieu! votre cœur soupire!

ISAURE.

Ne craignez rien pour elle.

HÉLOISE.

Achevez ; je respire.

ISAURE.

L'orage se prépare, et va fondre sur nous.

HÉLOISE.

D'où naît cette frayeur, et que redoutez-vous?

ISAURE.

L'abbesse a vu de loin votre chère Amélie
S'enfuir avec horreur loin de ce cloître impie.

HÉLOISE.

Est-il vrai? mon enfant n'est donc plus en ces lieux?

ISAURE.

Elle en est déja loin.

HÉLOISE.

Soyez bénis, ô cieux!
Pour la première fois vous m'avez exaucée.
Quoi! ma tendre Amélie... Elle n'est point blessée?

ISAURE.

Non, non; tous les dangers ont respecté ses jours;
Une invisible main lui prêtait son secours:
S'arrachant de vos bras, votre fille éplorée
Quitte ce sombre abyme, éperdue, égarée,
Traverse le jardin, vole, et, sans balancer,
Sur le mur aussitôt je la vois s'élancer.
L'éclair est moins rapide, et d'un faible treillage,
Ses mains, ses pieds à peine agitaient le feuillage.

Monter, franchir le mur fut pour elle un instant ;
Je la cherche des yeux, je l'appelle en tremblant ;
Je ne la voyais point, et déja, dans la rue,
Sa voix me répondait quand je suis accourue.
Le ciel, a-t-elle dit, vient de me conserver ;
Va rassurer ma mère, et je cours la sauver.

HÉLOISE.

O ma fille ! ô mon sang ! tu me rendras la vie !

ISAURE.

Des femmes de ce lieu craignez la troupe impie :
Elles vont nous punir ; sans doute leurs fureurs
S'efforceront encor d'augmenter vos malheurs

HÉLOISE.

Les augmenter ! l'enfer n'oserait y prétendre.

ISAURE.

Dans ce noir souterrain je les entends descendre.

HÉLOISE.

Ma fille est loin d'ici ; je ne sens plus d'effroi.

SCENE III.

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE, RELIGIEUSES.

HÉLOISE.

Monstres, après quinze ans enfin je vous revoi :
Contemplez mes tourmens, venez vous satisfaire.

L'ABBESSE.

Nous venons découvrir un coupable mystère.
Isaure, en ce moment que faites-vous ici ?

ISAURE.

Qui, moi?

L'ABBESSE.

Vous hésitez ! mon doute est éclairci.

ISAURE.

J'arrivais... j'annonçais...

L'ABBESSE.

Le départ d'Amélie?

ISAURE.

De ce cloître à l'instant je sais qu'elle est partie.

L'ABBESSE.

Elle venait, dit-on, de ce sombre séjour?

ISAURE.

Vous croyez....

L'ABBESSE.

On l'a vue.

ISAURE.

O trop malheureux jour!

Il est vrai.... punissez...

L'ABBESSE.

Oui, vous serez punie.

HÉLOISE.

Grand Dieu! tu n'es point las de tant de tyrannie!

ISAURE.

C'est contre mon aveu...

L'ABBESSE.

Croyez-vous m'abuser?

Isaure, il n'est plus temps de me rien déguiser.
C'est par vous qu'Amélie en ces lieux fut conduite,
Et vous avez encor favorisé sa fuite.

HÉLOISE.

Elle aussi, cette enfant, vous vouliez l'opprimer!
La victime est si jeune! Isaure a dû l'aimer.

L'ABBESSE.

Quel intérêt vous touche en faveur d'Amélie?

HÉLOISE.

N'est-ce pas dans mon sein qu'elle a puisé la vie?

L'ABBESSE.

Qui vous a dévoilé ces importans secrets?

HÉLOISE.

La nature et nos cœurs. Je sais tous vos forfaits.

L'ABBESSE.

Rougissez, et cachez votre honte éternelle.

HÉLOISE.

C'est moi qui dois rougir? moi qui suis criminelle?
Ah! regardez le ciel, barbare, et jugez-vous.
S'il daignait aujourd'hui décider entre nous,
De l'arbitre éternel si l'arrêt redoutable
De nous deux à l'instant frappait la plus coupable,
Si les foudres vengeurs tombaient pour l'accabler...
Vous vous rendez justice, et je vous vois trembler.

L'ABBESSE.

Quelle est donc cette audace? et que viens-je d'entendre?
A vous justifier oseriez-vous prétendre?
Ne vous souvient-il plus qu'un amour criminel
Vous a fait mériter l'abandon paternel?
Que la soumission, dans votre sort funeste,
Peut seule désarmer la vengeance céleste?

HÉLOISE.

Et vous, par quels moyens la désarmerez-vous?

Qui pourra vous sauver de l'immortel courroux,
Lorsque vous rendrez compte au Dieu de la nature,
Des tourmens qu'à soufferts sa faible créature?
Mon crime fut d'aimer; le votre est de haïr.
Dieu créa les mortels pour s'aimer, pour s'unir:
Ces cloîtres, ces cachots ne sont point son ouvrage;
Dieu fit la liberté, l'homme a fait l'esclavage.
Mais l'esclave ne porte aux pieds de l'éternel
Qu'un hommage stérile, un encens criminel.
A ses vœux quelquefois si le ciel est propice,
C'est quand sa voix gémit, et demande justice,
Quand l'infortune en pleurs, maudissant ses bourreaux,
N'a que Dieu pour témoin dans l'ombre des tombeaux.
Au cri du désespoir le monde est peu sensible;
Mais l'être qui peut tout n'est jamais inflexible.

L'ABBESSE.

Jusqu'à quand, dites-moi, voulez-vous l'outrager?
Comment espérez-vous qu'il pense à vous venger?
L'éternel, selon vous, prendra vôtre querelle!
C'est nous qu'il punira!

HÉLOISE.

N'en doutez point, cruelle.
C'est vous qui répondrez de mes longues douleurs:
Il comptera mes cris, mes sanglots et mes pleurs,
Les heures, les instans de mes jours déplorables;
Et tout retombera sur vos têtes coupables.
Si la bonté du ciel, la pitié des humains,
Ne m'arrachent bientôt à vos barbares mains,
Pour prix de mes malheurs, qu'aucune autre victime
Ne vienne, après ma mort, au fond de cet abyme,

Déposer les chagrins de son cœur désolé,
Sur la pierre insensible où mes pleurs ont coulé.
Qu'on ne retrouve plus dans le sein des familles
Des pères inhumains et bourreaux de leurs filles :
Que la religion, que vous déshonorez,
Ferme et détruise enfin ces cachots abhorrés :
Que la liberté règne au pied du sanctuaire ;
Que jamais un mortel, ou faible, ou téméraire,
Ne prête devant Dieu le serment insensé
D'être inutile au monde où ce Dieu l'a placé.
Vous dont l'impiété depuis quinze ans m'opprime,
Que le remords vengeur, premier enfer du crime,
Vous ronge et vous déchire à vos derniers momens :
Puissiez-vous d'Héloïse envier les tourmens ;
Traîner avec lenteur une mort douloureuse,
Mourir dans l'abandon qui la rend plus affreuse,
Et remplir de vos cris ces gouffres éternels,
Créés pour les tyrans et les grands criminels !

L'ABBESSE.

Ainsi vous prodiguez le blasphême et l'outrage !
Et vous ne craignez pas ?...

HÉLOÏSE.

Épuisez votre rage.

L'ABBESSE.

Nous pouvons tout ici ; vous le savez trop bien.

HÉLOISE.

Ah ! peut-être aujourd'hui vous ne pourrez plus rien.

L'ABBESSE.

A quoi tend ce discours ? quelle est votre espérance?

HÉLOISE.

On va dans ce moment tenter ma délivrance.
Ma fille...

L'ABBESSE.

Doit trouver son juste châtiment :
On a suivi ses pas ; elle fuit vainement.

HÉLOISE.

Qu'entends-je ?

L'ABBESSE.

A mes regards elle va reparaître.

HÉLOISE.

Quel sera son destin ?

L'ABBESSE.

Je lui ferai connaître
Que Dieu punit les cœurs contre lui révoltés.

HÉLOISE.

Quoi ! vous la punirez ?

L'ABBESSE.

Les fers que vous portez,
Voilà son sort.

HÉLOISE.

Grand Dieu ! ma fille infortunée...

L'ABBESSE.

Comme vous, loin de vous, doit languir enchaînée.

HÉLOISE.

Ma fille ! non, jamais, non, ne l'opprimez pas :
Avant ce coup du moins donnez-moi le trépas.

L'ABBESSE.

Je vous vois maintenant plaintive et suppliante :
Votre fureur...

HÉLOISE.

Laissez ma fureur impuissante :
Le reproche est permis dans ma calamité;
Mais vous, n'affectez pas l'insensibilité.
Des mortels qui s'aimaient vous ont donné la vie;
Vous aviez une mère, et vous l'avez chérie.
Eh bien! par ces parens objets de votre amour,
Par le sein maternel qui vous a mise au jour,
Par les tendres égards que l'on doit à l'enfance,
Par le Dieu qui vous voit, qui pardonne à l'offense,
De ma chère Amélie ayez quelque pitié;
Puisque j'ai tant souffert son crime est expié.
Ah! ne repoussez point les sanglots d'une mère;
Voyez mes pleurs couler, voyez tant de misère:
Ces pleurs, ces fers, ces maux, ceux que vous pouvez voir,
Ceux que vous concevez, quinze ans de désespoir,
Les horreurs de ma lente et pénible agonie,
Mon cœur oubliera tout en faveur d'Amélie:
Oui tout: ne formez plus le vœu de la punir;
Si vous lui pardonnez je pourrai vous bénir.

L'ABBESSE.

Ah! cessez...

HÉLOISE.

Je me traîne à vos pieds que j'embrasse;
Que la pitié vous parle; accordez-moi sa grâce;
N'unissez pas ma fille à mes destins affreux:
Qu'elle ne souffre point; mon sort est trop heureux.

AMÉLIE, *hors du souterrain.*

Ma mère!

HÉLOISE.

C'est sa voix.

L'ABBESSE.

C'est elle qu'on ramène.
Il faut que de son crime elle porte la peine.
Je cours...

HÉLOISE.

Grâce, pardon. C'est trop de cruautés.
Vous voulez...

L'ABBESSE.

La punir; et j'y vole.

SCENE IV.

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE, AMÉLIE, FÉNÉLON, PRÊTRES, RELIGIEUSES.

Les Prêtres portent des flambeaux.

FÉNÉLON.

Arrêtez!

HÉLOISE, ISAURE, L'ABBESSE.

Ciel!

AMÉLIE, *courant aux genoux d'Héloïse.*

Ma mère!

HÉLOISE.

Amélie!

AMÉLIE.

On vient briser vos chaînes.

FÉNÉLON.

O superstition! ô fureurs inhumaines!

AMÉLIE.

C'est lui, c'est Fénélon.

HÉLOISE.

Je tombe à vos genoux.
Pontife du Très-haut, vous pleurez !

FÉNÉLON.

Levez-vous.
Quel objet!.. vous qu'ici mon aspect doit confondre,
Elle a gémi quinze ans : qu'osez-vous lui répondre?

L'ABBESSE.

Par les décrets du ciel son arrêt fut dicté.

FÉNÉLON.

Le ciel pardonne tout, hors l'inhumanité.

L'ABBESSE.

Dieu même prescrivait ces rigueurs légitimes.

FÉNÉLON.

Toujours le ciel et Dieu quand on commet des crimes!
Ce Dieu vous a-t-il dit, je veux être vengé ?
Pourquoi punissez-vous avant qu'il ait jugé ?
Pourquoi vous armez-vous d'une rigueur impie,
Qu'accusent à-la-fois sa doctrine et sa vie ?
Ah ! puisque votre cœur est si mal inspiré,
Instruisez-vous du moins dans le livre sacré.
Comment Dieu parle-t-il à la femme adultère ?
Elle pleure à ses pieds ; va-t-il dans sa colère
Chercher pour la punir des tourmens inconnus ?
Il pardonne, et lui dit : *allez, ne péchez plus.*
Il fallait égaler sa sublime indulgence.
Ne songez désormais qu'à fléchir sa vengeance.

Si des juges mortels j'invoquais le courroux,
Vous sentiriez les lois s'appesantir sur vous.
Je n'imiterai point votre rigueur sinistre,
Par respect pour celui qui m'a fait son ministre.
Vous dont il a souffert les destins inouïs,
Puisque vous me voyez, tous vos maux sont finis :
Ce jour est le dernier de votre long supplice.
Ah! c'est au nom de Dieu que l'humaine injustice
Osa vous condamner à d'horribles revers;
Et c'est au nom de Dieu que je brise vos fers.

HÉLOISE.

O pitié douce et tendre ! ô sagesse suprême !
Est-ce un homme, un pontife, ou l'Eternel lui-même?

L'ABBESSE.

Mais son père irrité d'un criminel amour,
Dans ce cloître sacré l'enferma sans retour.
Il nous transmit le droit...

FÉNÉLON.

D'inventer des supplices ?
De la voir expirer? d'y trouver des délices ?
De jouir de ses pleurs et de son long trépas ?
C'est le droit des bourreaux ; ne le réclamez pas.

HÉLOISE.

Que son langage est doux! que son âme est sublime!

FÉNÉLON.

Sortez de ce tombeau, triste et noble victime;
Je n'ai qu'un seul regret, il fait couler mes pleurs;
C'est de venir si tard terminer vos malheurs.

AMÉLIE, *à sa mère.*

Vous allez loin d'ici jouir de ma tendresse.

ISAURE.

Je ne vous verrai plus. Vous partez : on me laisse !

AMÉLIE.

Qui, vous? le seul trépas pourra nous séparer.
Il reste une victime encore à délivrer.

FÉNÉLON.

Comment?

HÉLOISE.

Oui. Cette femme est humaine et sensible.
Trompant de mes bourreaux la vengeance inflexible,
Isaure a par ses soins adouci mon malheur,
Et de mes jours éteints ranimé la chaleur.

AMÉLIE.

Elle a pris soin des miens depuis que je suis née;
Elle est par l'indigence au cloître condamnée.

FÉNÉLON.

Isaure, expliquez-vous. Quel est votre desir?

ISAURE.

De les suivre en tous lieux jusqu'au dernier soupir.

FÉNÉLON.

Eh bien, vous les suivrez.

ISAURE.

Héloïse! Amélie!

FÉNÉLON *(avec une surprise mêlée de joie à ce nom d'Héloïse.)*

Qu'entends-je?

ISAURE.

Auprès de vous je vais passer ma vie.

FÉNÉLON.

Héloïse!

AMÉLIE.

Le ciel a comblé tous nos vœux.

FÉNÉLON.

Je prévois que ce jour fera bien des heureux.

L'ABBESSE.

Quoi ! pour nous insulter, prétendez-vous encore
Dissoudre les liens de l'infidèle Isaure ?

FÉNÉLON.

Vous venez de l'entendre, elle haït ce séjour :
Elle est libre ; il suffit. Que ne puis-je en ce jour
Anéantir les vœux dictés par la contrainte,
Les sermens du malheur, les liens de la crainte,
Mettre à jamais un terme aux attentats sacrés,
Et convertir les cœurs d'un faux zèle enivrés.

L'ABBESSE.

C'est moi qui répondrai...

FÉNÉLON.

Je prends tout sur moi-même.

L'ABBESSE.

Songez-vous ?...

FÉNÉLON.

J'instruirai le pontife suprême.

L'ABBESSE.

Rompre des vœux !

FÉNÉLON.

Le ciel repousse avec horreur
Des vœux qui ne sont point prononcés par le cœur.

L'ABBESSE.

Elle a fait un serment....

FÉNÉLON.

J'en ai fait un plus juste:

Quand je me suis chargé d'un ministère auguste,
J'ai fait serment au Dieu qui daigna m'appeler,
D'essuyer tous les pleurs que je verrais couler.
Cette promesse est pure, et doit être remplie.
Venez sensible Isaure, et vous jeune Amélie;
Prenez toutes les deux Héloïse en vos bras;
Au sein de mon palais guidez ses faibles pas.
Nous, heureux instrumens du ciel qui nous contemple,
Rendons-nous à sa voix qui nous appelle au temple;
Offrons-lui les bienfaits qu'il dispense aujourd'hui:
Jamais plus digne encens n'aura monté vers lui.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCENE I.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, CLERGÉ, PEUPLE.

FÉNÉLON.

Ces applaudissemens, ces transports d'alégresse,
Ces pleurs que vous versez, ces marques de tendresse,
Sans que je les mérite on droit de m'émouvoir.
D'un homme et d'un prélat j'ai rempli le devoir;
Ce n'est pas moi, c'est Dieu qui sauve la victime;
C'est lui qui m'envoya, lui qui m'ouvrit l'abyme;
Dans la nuit du tombeau lui-même est descendu.
Allez. C'est un beau jour : qu'il ne soit point perdu.
Craignez ces passions qu'un long remords expie,
L'ambition, l'orgueil, le fanatisme impie :
Pères, de vos enfans ne forcez point les vœux:
Le ciel vous les donna; mais pour les rendre heureux.

SCENE II.

FÉNÉLON, D'ELMANCE.

D'ELMANCE.

Ami, plus je vous vois, et plus je vous admire.

FÉNÉLON.

D'Elmance, finissez.

D'ELMANCE.

Non, j'aime à vous le dire.
Si les prêtres toujours vous avaient ressemblé,
Le genre humain par eux eût été consolé.
Le nom de Dieu n'eût pas ensanglanté la terre;
Et ce théâtre affreux où triomphe la guerre,
Heureux par leurs vertus, soumis à leurs bienfaits,
Eût été le séjour d'une éternelle paix.
Mais, éclairés en vain par vos touchans exemples,
Les ministres de Dieu déshonorent ses temples.
De sanglans tribunaux consacrent leurs succès;
Des Français à leur voix égorgent des Français:
Sur les rives du Rhône, au pied des Pyrénées,
Ils dépeuplent encor nos villes consternées,
Et leurs crimes nouveaux épouvantent nos yeux
Mouillés des mêmes pleurs qu'ont versés nos aïeux.

FÉNÉLON.

De la religion qu'ils osent méconnaître
Cette époque est la honte, et la perte peut-être.
A force d'attentats ils la feront haïr.

D'ELMANCE.

Hélas! tout me rappelle un cruel souvenir.
Que n'étiez-vous déja le chef de cette église,
Alors que dans un cloître on plongeait Héloïse!
Le cœur de Fénélon, sensible à nos malheurs,
Eût entendu ses cris, eût deviné ses pleurs.
Elle n'eût point péri seule et désespérée,
Loin de l'infortuné qui l'avait adorée:

Tous mes jours sont amers ; tous mes jours seraient doux :
Je serais père encore, et je serais époux.

FÉNÉLON.

Montrez-vous moins injuste envers la Providence :
Elle aura soin de vous, comptez sur sa clémence.

D'ELMANCE.

Où retrouver jamais le bien que j'ai perdu ?

FÉNÉLON.

Que diriez-vous, ami, s'il vous était rendu ?

D'ELMANCE.

Qui me rendra l'objet dont mon âme est éprise?
Songez que sur la terre il n'est plus d'Héloïse.
Plein de mon seul amour, à charge à l'amitié,
Je ne puis, Fénélon, qu'inspirer la pitié ;
Rien ne ranimera ma languissante vie ;
C'est une fleur qui tombe avant le temps flétrie.

FÉNÉLON.

Vos tourmens, vos chagrins finiront en ce jour.

D'ELMANCE.

Eh quoi ! prétendez-vous m'arracher mon amour ?
Le pourrai-je oublier? Pensez-vous m'y contraindre?
Je vois couler vos pleurs ! oui, vous devez me plaindre.

FÉNÉLON.

Je pleure, mon ami, mais je ne vous plains pas.
On vous a d'Héloïse annoncé le trépas.
Ecoutez-moi.

D'ELMANCE.

Grand Dieu ! qu'avez-vous à me dire ?

FÉNÉLON.

Détrompez-vous, d'Elmance : Héloïse respire.

D'ELMANCE.

Elle respire? ô ciel! est-il vrai? dans quels lieux?
Courons, ne perdons pas des momens précieux.
Mais, peut-être, j'en crois une vaine espérance.

FÉNÉLON.

De ces transports soudains calmez la violence;
Vivez pour être heureux; vous êtes père, époux;
Héloïse respire, ici, tout près de vous.

D'ELMANCE.

Ici! je suis époux! je suis père! qu'entends-je?
D'où vient dans mes destins cé changement étrange?

FÉNÉLON.

Cette jeune novice....

D'ELMANCE.

Eh bien!

FÉNÉLON.

Qui dans ces lieux
Tantôt vint présenter sa douleur à nos yeux;
C'est l'enfant d'Héloïse, et vous êtes son père.

D'ELMANCE.

Où suis-je?

FÉNÉLON.

Elle venait m'implorer pour sa mère,
Que la bonté du ciel a su vous conserver:
C'est votre épouse enfin que Dieu vient de sauver.

D'ELMANCE.

Quoi! dans ce souterrain.... depuis quinze ans...

FÉNÉLON.

C'est elle.

D'ELMANCE.

O rage! ô fanatisme! ô vengeance cruelle!

Quinze ans... mais elle vit : quel heureux coup du sort !
Si ce n'est qu'une erreur, vous me donnez la mort.

FÉNÉLON.

Ce n'est point une erreur. Je me suis fait instruire,
Lorsque j'ai dans ces lieux pris soin de la conduire,
Avant d'aller au temple, où j'étais attendu.
Des princes d'Arlemont son père descendu
N'eut qu'elle d'héritière aux rives de Provence ;
On la nomme Héloïse ; elle épousa d'Elmance.

D'ELMANCE.

Ah! déposons le poids de tant d'adversité :
Le malheur, qui n'est plus, n'a jamais existé.
Héloïse respire ! ô tendresse ! ô surprise !
C'est ici qu'est ma fille ! ici qu'est Héloïse !
Combien je vais l'aimer après tant de revers !
Que je vais la venger des maux qu'elle a soufferts !
Que tardons-nous ? Daignez me conduire auprès d'elle;
Que d'Elmance enivré, que son époux fidèle,
Puisse encore à ses pieds lui redonner son cœur ;
Dût-il en la voyant mourir de son bonheur.

FÉNÉLON.

Au nom du sentiment et vertueux et tendre,
Que vous lui consacrez, et qu'elle a droit d'attendre,
Devant elle d'abord laissez-moi vous nommer ;
Songez qu'au bonheur même il faut s'accoutumer.
A la mort, à l'oubli long-temps abandonnée,
De ses nouveaux destins elle semble étonnée ;
D'un époux si chéri l'aspect inattendu
Accablerait son cœur, trop fortement ému.
Elle sera long-temps languissante, affaiblie ;

Hélas! des maux sans nombre ont tourmenté sa vie.
Par tant d'évènemens, agitée en ce jour,
Celle que vous aimez repose en ce séjour.
Je veux à son réveil lui parler de d'Elmance,
Raconter sa tendresse, annoncer sa présence.
Tandis qu'à vous revoir je vais la préparer,
Dans la chambre prochaine il faut vous retirer.

D'ELMANCE.

De tous ses mouvemens mon cœur sera-t-il maître?

FÉNÉLON.

Je vous avertirai quand vous pourrez paraître.

SCENE III.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, ISAURE.

ISAURE.

Monseigneur, pardonnez si j'ose vous troubler;
Héloïse, en ces lieux, demande à vous parler.

D'ELMANCE.

Quel instant! je succombe à l'excès de ma joie.

FÉNÉLON.

Elle approche. Fuyez; gardez qu'on ne vous voie.

SCENE IV.

FÉNÉLON, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

HÉLOISE, *soutenue par Amélie et Isaure.*

O terre des vivans, salut, heureux séjour!
Je puis donc te revoir, astre brillant du jour!

Que ses rayons sont purs! que la nature entière
S'embellit à mes yeux de sa douce lumière!

FÉNÉLON.

Héloïse, approchez; vous voulez me parler :
J'écoute. Asseyez-vous. Qu'avez-vous à trembler?
Renaissez au bonheur qui pour vous va renaître:
Vos maux... oui, tous vos maux, sont reparés peut-être;
Peut-être puis-je encor vous servir aujourd'hui.

HÉLOISE.

Grâce à vous, l'infortune est sûre d'un appui;
Je le sais; je le vois.

FÉNÉLON.

Daignez enfin me dire
Quel sujet maintenant près de moi vous attire.

HÉLOISE.

Vous connaissez mon nom, le rang de mes aïeux,
Les champs où le soleil vint éclairer mes yeux,
Les nœuds que j'ai formés au sein de ma patrie
Et le nom de l'époux à qui j'étais unie.
Vous voyez cet enfant, fruit d'un lien si doux:
Ne pourrai-je savoir le sort de mon époux?
Ne peut-on m'éclairer sur le destin d'un père,
Dont l'orgueil inflexible a causé ma misère?

FÉNÉLON.

Votre père autrefois tyrannisa vos jours;
Les siens dans le remords ont terminé leur cours.

HÉLOISE.

Il ne vit plus! son cœur repoussait mes tendresses;
Sa malheureuse fille ignorait ses caresses;
Jamais dans ses rigueurs il ne s'est démenti;

Je lui pardonne tout, puisqu'il s'est repenti.

FÉNÉLON.

D'Elmance...

HÉLOISE.

Eh bien, parlez.

FÉNÉLON.

Voit encor la lumière.

HÉLOISE.

La main de mon époux fermera ma paupière!
Je ne demande point s'il pense encore à moi:
Je n'ai point le desir de contraindre sa foi;
Sans retour, sans espoir j'étais ensevelie:
Un bien qu'on n'attend plus facilement s'oublie.
Il a pu loin de moi former des nœuds plus beaux,
Quand je le regrettais dans l'ombre des tombeaux.
J'ai vu s'évanouir ma plaintive jeunesse;
Mon amour ne veut point offrir à sa tendresse
Quelques jours lauguissans, rebut de la douleur,
Et des attraits flétris par quinze ans de malheur.
Mais je veux le rejoindre au sein de ma patrie,
Le revoir, lui montrer celle qu'il a chérie,
Attendre près de lui l'instant de mon trépas,
Lui remettre sa fille, et mourir dans leurs bras.

FÉNÉLON.

Ne portez point vos pas aux rives de Provence:
Votre époux a quitté le lieu de sa naissance.

HÉLOISE.

Et sait-on sur quels bords il respire le jour?

FÉNÉLON.

Il a dans ces remparts établi son séjour.

HÉLOISE.

Dans Cambrai, dites-vous? Il venait pour me suivre?

FÉNÉLON.

Pour vous pleurer du moins ; il croyait vous survivre.

HÉLOISE.

Quoi! si près d'Héloïse il ignorait son sort?

FÉNÉLON.

On avait à d'Elmance annoncé votre mort.

HÉLOISE.

Il a formé peut-être un nouvel hymenée?

FÉNÉLON.

Sa main depuis ce temps n'a point été donnée.

HÉLOISE.

Je suis loin de son cœur ; il a dû m'oublier.

FÉNÉLON.

Son cœur vous appartient ; vous l'avez tout entier.

HÉLOISE.

Ciel! à mon souvenir il trouve encor des charmes!

FÉNÉLON.

Il vous nomme sans cesse en répandant des larmes.

HÉLOISE.

Je respire. D'Elmance est donc connu de vous?

FÉNÉLON.

La plus tendre amitié m'unit à votre époux.

HÉLOISE.

A Cambrai, dans ce jour, a-t-elle pris naissance?

FÉNÉLON.

Ce sont des nœuds formés au temps de notre enfance.

HÉLOISE.

Et vos yeux ont revu mon époux aujourd'hui?

FÉNÉLON.

Ici même, à l'instant, j'étais auprès de lui.

HÉLOISE.

Auriez-vous sur mon sort observé le silence?

FÉNÉLON.

J'ai dit votre infortune, et votre délivrance.

HÉLOISE.

Comment a-t-il appris cet étonnant récit?

FÉNÉLON.

Avec tous les transports d'un cœur qui vous chérit.

HÉLOISE.

Quand viendra-t-il revoir l'épouse la plus tendre?

FÉNÉLON.

A l'heure où nous parlons il peut déja l'entendre.

HÉLOISE.

Expliquez-vous. D'Elmance...

FÉNÉLON.

Est proche de ces lieux.

HÉLOISE.

Pourquoi ne vient il pas? qu'il paraisse à mes yeux.

SCENE V.

FÉNÉLON, D'ELMANCE, HÉLOISE, AMÉLIE, ISAURE.

D'ELMANCE.

Héloïse!

HÉLOISE.

C'est lui.

AMÉLIE, ISAURE.

Ciel!

HÉLOISE.

Mon époux!

AMÉLIE.

Mon père!

HÉLOISE.

Aimez-la bien, d'Elmance; elle a sauvé sa mère.

D'ELMANCE.

O ma fille!

HÉLOISE.

Embrassez l'enfant de notre amour.
Hélas! loin de vos yeux elle a reçu le jour.

D'ELMANCE.

Que vous avez souffert! des monstres que j'abhorre...

HÉLOISE.

Non, je n'ai rien souffert si vous m'aimez encore.

D'ELMANCE.

Je prétends vous venger; la loi doit les punir.

HÉLOISE.

D'Elmance, je n'ai plus la force de haïr.
Mon cœur las de tourmens, fatigué de vengeance,
Est tout à la tendresse, à la reconnaissance.

En lui montrant Isaure.

Celle que vous voyez, par ses heureux secours,
Dans le sein de l'abyme a prolongé mes jours;
Elle a veillé sur moi, veillé sur Amélie;
Mon sort sera le sien, c'est ma plus tendre amie.

ISAURE.

Tant que j'existerai, puissé-je vous servir!